THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1302



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Siège (Le)
de Paris, ou la
Gloire de Charlemagne
Tragédie

LE SIEGE
DE PAVIE,
OU
LA GLOIRE
DE
CHARLEMAGNE.

LE SIÉGE
DE PAVIE,
OU
LA GLOIRE
DE
CHARLEMAGNE,
TRAGÉDIE NATIONALE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Au-dessus de César, au Temple de Mémoire,
Ton nom sera gravé des mains de la Victoire;
Avec tes ennemis désarmés et vaincus,
Tes peuples enivrés chanteront tes vertus;
Et l'univers fixant ta dernière campagne,
Va, comme nous, enfin, te nommer Charlemagne.

Scène dernière, au cinquième acte du
Siége de Pavie.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES,

Sur la Tragédie de CHARLEMAGNE, *considérée spécialement comme Pièce nationale.*

SI nous en jugeons par le petit nombre de Tragédies que l'antiquité nous a laissées, il paraît que dans Athènes, qui en offrait les plus beaux modèles, on n'exposait guère au théâtre que les aventures des Héros qui avaient le plus illustré la Nation. Et c'était de la part de ce peuple savant et judicieux, un grand trait de politique et de sagesse, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler à l'attention des Gouvernemens modernes. Il en résultait, en effet, un double avantage : celui de n'offrir aux spectateurs que de grands exemples de courage et de vertu, et celui de les intéresser tous à la gloire comme à la prospérité de la Patrie.

Heureux les Etats, où jusque dans la frivolité des plaisirs, elle est comptée pour quelque chose encore, et où ses vrais intérêts ne sont ni méconnus ni sacrifiés aux fureurs de la licence, qui blesse ou altère les mœurs publiques, ou aux calculs de la cupidité qui ne voit rien que ses produits.

Peu de nos tragiques français ont suivi cette route, si naturelle et si noblement frayée par les Eschyle, les Sophocle et les Euripide. Nos grands maîtres même dans cet art sublime, n'ont souvent présenté

à notre admiration, ou que ces demi-Dieux, dont l'ignorance et la crédulité des siècles primitifs, avaient tissu les prétendues merveilles, ou que ces personnages fameux, dont les exploits font le principal ornement des annales des nations étrangères.

Mais, considérée seulement sous des rapports de morale et de politiqne, cette préférence, trop souvent donnée, soit aux héros de la fable, soit à ceux qui ont réellement mérité l'hommage et la reconnaissance des peuples anciens, n'est peut-être pas, il en faut convenir, sans une sorte de danger pour nous.

En portant sans cesse nos regards vers ces tableaux qui tirent leur plus beau lustre des richesses d'une imagination féconde, ou des fausses idées d'une prévention injuste, on les a trop détournés de ce qui devait le plus particulièrement nous intéresser, comme Citoyens et Français.

C'est ainsi qu'on nous a, pour ainsi dire, accoutumés à ne voir de grands hommes que dans ceux qui sont hors les justes proportions de la nature, ou qui ont vécu sur un sol étranger.

Faut-il donc être surpris de ce que le Théâtre en France ait si peu contribué à rectifier nos idées, et à nous donner un esprit national.

Sans doute Athènes, Rome et Carthage ont produit des hommes, dont les exploits ont mérité l'admiration de l'Univers. Mais sans parler des prodiges

d'une campagne miraculeuse, dont l'antiquité n'offre point d'exemple, et que la postérité refusera de croire, oui, sans parler de cette victoire à jamais mémorable, et dont si récemment nous venons de recueillir les fruits heureux, n'avons-nous pas autant de droits que ces peuples célèbres, à l'estime et au respect de toutes les nations, par le seul éclat de nos propres triomphes ?

Nous faut-il réellement ouvrir Hérodote, Pausanias ou Tite-Live ; sommes-nous réduits à feuilleter Plutarque ou Quint-Curce, pour trouver des exemples d'un héroïsme vraiment imposant ?

Pour nous, que peut donc avoir de si étrange la valeur d'Annibal, ou son fameux passage à travers les rochers des Alpes ? Le premier de nos Empereurs à la tête de ses troupes valeureuses, n'y a-t-il pas soutenu le terrible choc des Lombards, et défait entièrement leur armée formidable ? Alexandre et Philippe, César et Pompée, Alcibiade et le vainqueur de Marathon, ont-ils mieux soutenu la gloire de Rome, celle de la Macédoine ou de la Grèce, que les Henri, les Condé, les Catinat, les Turenne, n'ont illustré ou défendu chez nous l'honneur des armes françaises.

Pourquoi donc cette affectation de la plus grande partie de nos Ecrivains dramatiques, à ne présenter sur la scène que des Grecs, et sur-tout des Romains.

Je ne saurais me persuader qu'un héros français y figurât avec moins de succès et d'avantage. Qui de nous aujourd'hui ne pourrait pas s'écrier avec justice :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

Apprenons à nous apprécier. Il y a, ce me semble, très-peu de pudeur à emprunter aux autres de quoi paraître avec éclat, quand on ne manque de rien soi-même, et qu'on est puissamment riche de son propre fond.

Mais s'il fut jamais intéressant de se bien pénétrer de ces grandes vérités, et de faire cesser une sorte de scandale qui doit affliger le cœur de tout vrai Français, c'est évidemment aujourd'hui que, par des fêtes nationales, la reconnaissance publique doit honorer la valeur de nos armées triomphantes.

Quand, assis à nos théâtres, comme autrefois les soldats de la Grèce aux jeux olympiques, lorsque couronnés de lauriers, les heureux soutiens de l'Etat viendront sous les yeux de la Nation assemblée, recevoir, dans les hommages publics, le faible prix de leurs honorables blessures, que seront devant eux tous ces héros étrangers, toutes ces grandeurs colossales, qui doivent la moitié de leur élévation à l'enthousiasme de leurs panégyristes intéressés ? Il n'est qu'un vrai héros français qui puisse et doive aujourd'hui les intéresser : c'est l'heureux Charlemagne qu'il faudrait présenter à leur admiration. Lequel de nos

guerriers, au seul récit de ses campagnes d'Italie, au seul nom de ses glorieux exploits contre les Germains, ne dirait pas : Oui, je l'ai vu partager les fatigues du soldat; j'étais sous ses drapeaux, je le reconnais; voilà sa noble valeur, son désintéressement et sa clémence. Quel illustre étranger, accouru pour embellir et partager nos jeux solennels, ne s'en retournerait pas pénétré de respect et d'amour pour un peuple, où la valeur et les vertus lui paraîtraient héréditaires dans ses armées, comme dans ses plus grands souverains?

Rempli de cette idée qu'en France, aussi bien que dans Athènes, on pourrait faire tourner au profit comme à la gloire de la Nation, la majeure partie des ouvrages dramatiques; bien convaincu aussi que le théâtre français, qui sans contredit est le premier théâtre de l'Europe, et par la supériorité des productions de nos grands maîtres, et par celle du talent des Artistes qui en font la réputation et l'ornement; oui, convaincu que ce théâtre pouvait devenir une véritable école d'histoire, de politique et de morale, j'ai tâché de réduire cette théorie en pratique lumineuse, en offrant, à l'appui de mon système, un exemple assez frappant pour n'être pas sérieusement contredit.

Dans ce dessein, et avec le desir d'attacher puissamment le spectateur, j'ai pensé que parmi les

grands hommes qui ont le mieux mérité de la Patrie, je n'en pouvais mettre sur la scène un plus digne de l'admiration des Français, que celui qui, à la fin du septième et au commencement du huitième siècles, s'est attiré l'hommage du monde entier, par la réunion de toutes les vertus religieuses, civiles et militaires.

Qui de nous, en effet, s'il aime véritablement son pays, préférera Mahomet, ou Pompée, Alexandre ou César, à cet auguste souverain, qui, zélé protecteur du culte sacré de nos pères, en releva si dignement les autels; qui, dans ses fameux capitulaires, offrit à ses peuples un système de législation qui fit leur bonheur; qui, toujours accompagné de lettrés ou de savans, se montra le véritable ami et le soutien généreux du Commerce et des Arts; qui enfin, conduit par la victoire dont il ne fut jamais abandonné, sut dompter en Espagne l'orgueil des Sarrazins, purger les bords du Tibre des fureurs et du pillage des Lombards, et détruire en Saxe toutes les armées du plus illustre des généraux de son tems, je veux dire de ce fameux Witikin qui, après avoir été son plus cruel ennemi et son plus redoutable rival, finit par devenir lui-même l'apôtre de sa religion et l'imitateur de ses vertus? Achille sera-t-il plus grand à ses yeux que ce Prince aimable qui, paisible possesseur d'un Etat immense, dont les bornes s'étendaient du nord de l'Allemagne au-delà

des Pyrénées, fit voir à la France heureuse et florissante, le premier de ses Rois, honoré de la couronne impériale?

Charlemagne, le vrai héros de son siècle, était donc le seul qui, sur-tout dans les circonstances heureuses où nous nous trouvons par la prospérité de nos armes, méritât de ma part une juste préférence.

C'est donc à lui que j'ai dû m'arrêter. Il m'était d'autant plus facile d'en saisir les traits, que tous les événemens publics semblaient se succéder journellement, pour me les retracer avec fidélité.

Qu'on rapproche, en effet, nos anciens historiens des feuilles périodiques qui nous ont transmis, depuis sept ans, les exploits mémorables de l'homme étonnant qui, par la seule force de son génie et la grandeur de ses talens, a su tirer l'Etat de sa langueur et de son agonie, il sera facile de se convaincre que pour la gloire et la prospérité (à part, sans doute, les progrès de la civilisation et des arts), nous en sommes réellement encore au règne de Charlemagne, et que nos écrivains modernes n'ont fait qu'en copier l'histoire intéressante.

Oui, si on veut réfléchir un moment, il est impossible de méconnaître la ressemblance parfaite qui se rencontre entre ce siècle mémorable et le nôtre. On y trouve même grandeur dans les Souverains, identité dans presque tous les événemens, même genre de gloire pour les lieux, les circonstances et

les personnes. L'histoire de France, à l'époque de la fin du huitième et du commencement du dix-neuvième siècle, est donc réellement la même, et le récit des expéditions rapides et lointaines du défenseur de l'église, du vainqueur des Lombards et des Germains, n'est donc que celui, ou de nos campagnes, ou des événemens qui ont étonné la nation dans ces derniers tems?

A leur éclat, qui peut méconnaître le doigt d'une éternelle providence qui dirige tout en ce monde, et qui après avoir, dans les jours de sa colère et de ses vengeances, humilié et châtié les Empires, les rétablit enfin dans sa miséricorde et ses bontés, et les élève ensuite au plus haut degré de splendeur et de gloire auquel une Nation puisse jamais atteindre!

Quoi qu'il en soit, pour mieux arriver au but que je me suis proposé de montrer Charlemagne dans toute sa grandeur, je l'ai pris au siége de Pavie, époque de la destruction de la monarchie des Lombards, dont l'existence remontait à 2600 ans.

Ceux à qui l'histoire de ces tems est familière, n'ignorent pas à quelle occasion ce redoutable empire fut renversé de fond en comble.

Je n'en dirai qu'un mot pour ceux, ou qui ne l'ont pas lue, ou n'ont pas actuellement les historiens sous les yeux.

Long-tems après la translation de l'Empire à

Bisance, sous le grand Constantin, qui en avait fait sa capitale, les Rois Lombards, en étendant leurs conquêtes au sein de l'Italie, s'étaient emparés de Ravenne, au mépris des droits de la cour d'Orient, qui la régissait par l'intermédiaire d'un Exarque, ou gouverneur de cette province. Pepin, le premier de nos Rois de la seconde race, dans le dessein de secourir le pape Etienne, assiégé dans Rome par Astolphe, Roi des Lombards, porta ses armes victorieuses en Italie, et après avoir fait lever le siége et détruit entièrement l'armée de ce Prince, le força de se réfugier dans Pavie, où, pour échapper lui-même au courroux du vainqueur, il fut forcé de capituler. Une des conditions essentielles du traité, fut, qu'il cesserait de ravager le territoire du Pontife, et qu'il renoncerait à jamais à toute prétention sur l'exarchat de Ravenne, dont Pepin fit, à perpétuité, donation à la cour de Rome.

A peine le Roi de France fut-il rentré dans ses Etats, qu'Astolphe recommença ses excursions, et viola toutes les clauses du traité de Pavie. Après la mort de ce dernier, Didier, qui monta sur son trône, en suivit toutes les maximes et toute la politique. Il ne cessa de vexer Adrien, qui avait succédé à Etienne sur le siége pontifical, et se refusa à la remise de l'exarchat de Ravennes. Sans cesse tourmenté dans Rome même, qui n'était point à l'abri du pillage et

des massacres des Lombards, le nouveau Pape vint en France implorer le secours de Charlemagne.

Ce Prince illustre et magnanime, si digne du trône que Pepin, son père, lui avait laissé en mourant, et non moins dévoué que lui aux vrais intérêts de l'église, se hâta de rassembler une partie de ses troupes, et malgré tous les efforts du Roi Didier et de son fils Adalgise, qui lui disputaient le passage des Alpes, il y écrasa toute leur armée.

Bientôt, pour échapper aux poursuites du vainqueur, Didier fut contraint, comme Astolphe, de s'enfermer dans Pavie, et son fils dans Véronne. Cette dernière ville ne tint pas long-tems: Charles s'en rendit maître, après qu'Adalgise, échappé furtivement, eut été se réfugier à la cour d'Irêne, qui depuis monta sur le trône d'Orient, après la mort, et de son époux et de son fils qu'elle avait fait successivement massacrer, pour s'emparer de l'Empire.

Triomphant dans Véronne, Charlemagne se reporta sur Pavie, dont il fit le siége en règle. Après six mois de résistance, il prit la ville d'assaut, et ayant fait prisonnier le Roi des Lombards, il mit ainsi fin à leur puissante monarchie.

Si nous en croyons les historiens, Irêne, impératrice d'Orient, avait eu d'abord le projet de donner son fils en mariage à l'une des filles de Charlemagne. Mais devenue souveraine de l'Empire, après la mort

de ce même fils, dont, comme je viens de l'observer, elle avait, par un assassinat, usurpé la couronne, elle eut le dessein d'épouser elle-même le Monarque français, et de réunir par cette alliance, et son Etat et le sien sous une même domination.

Ce second projet évanoui comme le premier, n'est pas le seul dont parlent les historiens. Ils font encore mention d'un autre qui, concerté du vivant même du mari de l'Impératrice, n'eut pas plus d'exécution.

Il s'agissait dans celui-ci d'accorder à Adalgise, fils du Roi des Lombards, le secours puissant d'une flotte et d'une armée pour le rétablir sur le trône de son père, secours qui lui avait été promis, s'il pouvait réussir à soulever de nouveau la Saxe contre Charlemagne, et à mettre dans son parti l'illustre Witikin dont nous avons parlé.

Enfin, les mêmes auteurs nous apprennent que Charlemagne, vingt-six ans après le siége de Pavie, fut couronné Empereur dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, des propres mains de Léon III, qui avait succédé au pape Adrien, et que ce Prince fut l'objet de diverses conspirations, à la tête de l'une desquelles se trouve ce même Adalgise, fils du Roi des Lombards.

Tel est en substance l'historique de ce qui concerne les principaux personnages que j'ai mis sur la scène, et ce qui m'a fourni le fond de leur caractère et de l'intrigue de la pièce.

Comparée à l'histoire elle-même, elle s'en écarte très-peu, et je pourrais peut-être passer pour historien très-fidèle de mes héros, si pour rapprocher tous les grands événemens qui ont illustré la vie de Charlemagne, je n'avais été forcé de faire un anachronisme de vingt-six ans, et de reculer le siége de Pavie jusqu'au pontificat de Léon III, qui le couronna Empereur d'Occident, quoiqu'en réalité le siége de cette ville ait eu lieu sous le pape Adrien.

Mais peu doit importer, sans doute en un pareil ouvrage. Si l'historien est tenu de suivre ponctuellement la succession des années ; c'est le privilége des auteurs dramatiques de pouvoir les confondre pour arriver à l'unité *d'action*, *de tems* et *de lieu*, qui est la règle première de leur art.

Je crois l'avoir exactement suivie cette règle si importante, puisque la scène se passe durant la même journée, dans le même palais, qui est celui des Rois Lombards, et que toute l'action qui a lieu à l'occasion de la prise de Pavie, n'a pour objet que la conspiration contre la vie de Charlemagne, subordonnée à l'événement du refus ou du consentement de ce Prince, à qui l'Impératrice fait proposer sa main.

Véritable but de son voyage en Italie, cette conspiration annoncée dès le premier acte, et constamment suivie dans son plan d'exécution jusqu'à l'avant-dernière scène du cinquième, où elle est entièrement

déjouée, doit suffire pour former l'intrigue de la pièce, et assurer sa marche théâtrale.

Mais le motif de cette conspiration est-il assez puissant pour rendre supportable à la scène, l'atrocité du rôle de l'Impératrice, qui dénonce elle-même le complice et l'instrument de son crime ?

Ce que l'histoire seule nous apprend du caractère d'Irène, ne nous permet-il pas de soutenir l'affirmative ?

Dans l'alliance que projetait l'Impératrice, elle n'avait évidemment d'autre but que de se maintenir sur le trône d'Orient. D'un côté, les brigues et les factions de sa cour, et les succès des Arabes lui fournissaient sans cesse des motifs d'une juste inquiétude. De l'autre, souverain du plus puissant Empire de l'Univers, triomphant dans l'Espagne qu'il avait en partie subjuguée, vainqueur des peuples de la Hongrie, redouté de toute la Saxe qu'il avait écrasée par ses armées victorieuses, maître enfin de toute l'Italie, par la destruction de la monarchie même des Lombards qu'il venait d'opérer, Charlemagne, dans cette position, était plus à craindre pour elle que toutes les menées d'une Cour artificieuse et corrompue, et que les armées de ses plus grands ennemis. La conquête des Lombards lui ouvrait celle de l'Empire d'Orient, et s'il eût eu l'ambition qu'elle devait lui supposer, avant deux mois il pouvait la chasser elle-même de Constantinople.

Une femme, qui déjà pour régner a fait massacrer son mari et son propre fils, peut-elle garder quelque ménagement, non-seulement quand le trône, seul objet de ses soupirs, est prêt à lui échapper; mais quand sa propre sûreté exige qu'elle prévienne, par un coup hardi, la révélation de la conspiration dont elle avait elle-même ourdi la trame.

Il était donc nécessaire, dans sa politique ambitieuse, qu'elle mît tout en œuvre pour se sauver elle-même, et perdre, soit tous ceux qui pouvaient mettre obstacle au succès de ses vœux, soit un vainqueur si redoutable pour elle que Charlemagne, dans le cas où elle ne pourrait s'en faire un appui contre ses ennemis, dont il eût grossi le nombre, et où elle ne viendrait pas à bout de le désarmer par un traité d'alliance, qui confondît leurs intérêts en rendant leurs Etats communs.

Je ne dirai rien du caractère de Charlemagne. Pour n'être pas en opposition avec l'histoire, j'ai dû le présenter tout à-la-fois comme un Prince religieux, un grand législateur, un politique habile et profond, enfin comme un guerrier invincible, dont l'amour de la gloire n'altérait en rien les sentimens de justice, de clémence et d'humanité.

Quelque précaution, au reste, que j'aie dû prendre pour peindre ce héros d'après nature, je sens que je suis resté bien au-dessous de mon modèle. Et il m'é-

tait peut-être, à moi, d'autant plus difficile d'en présenter les traits sous le véritable jour qui convient à la scène, que par état, fort étranger à la brillante et noble carrière du théâtre, j'ai dû, moins que tout autre, en connaître rigoureusement les règles impérieuses.

Quoi qu'il en soit des défauts de l'ouvrage, le but louable que je m'y suis proposé, et qu'il sera facile d'apercevoir à la lecture, me donnera sans doute quelques droits à l'indulgence des critiques judicieux et sévères ; et peut-être me sauront-ils quelque gré d'avoir, en montrant un miroir fidèle à ceux qui ont le courage nécessaire pour enchaîner la victoire, sans avoir celui d'en entendre le juste, mais fatiguant éloge ; oui, peut-être me sauront-ils eux-mêmes quelque gré d'avoir su tout à-la-fois ménager la délicatesse et la pudeur, offrir les tributs de la reconnaissance publique, et acquitter une faible partie de la dette nationale.

PERSONNAGES.

CHARLEMAGNE, Empereur des Français.

IRÊNE, Impératrice sur le trône d'Orient.

DIDIER, Roi des Lombards.

WITIKIN, Capitaine des Saxons.

ADALGISE, fils de Didier.

Le duc de SPOLETTE, gendre de Didier.

Le Comte ALCUIN, Officier Français, favori de Charlemagne.

HOLCARD, Commandant de Pavie.

PHORBAS, STAURACE; } Officiers Lombards.

Un Prisonnier Lombard.

Soldats { Français. Grecs. Saxons. Lombards.

Gardes.

Peuple.

(*La Scène, durant les cinq actes, se passe à Pavie, dans le Palais des anciens Rois Lombards*).

LE SIÉGE DE PAVIE,

OU

LA GLOIRE DE CHARLEMAGNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, ADALGISE, STAURACE.

ADALGISE.

De nous persécuter le destin moins jaloux,
Vous le voyez, enfin, s'est déclaré pour nous :
En l'absence de Charle, oubliant leur courage,
Les Français du combat ont perdu l'avantage.

DIDIER.

Qu'il est doux à mon cœur de voir un si beau jour,
En nos murs désolés, signaler ton retour :
Qu'ai-je à craindre aujourd'hui dans ma douleur extrême,
Quand le Ciel appaisé me rend tout ce que j'aime?
Après un tel combat qui peut sauver ton Roi,
Mon fils, tout désormais va fléchir devant toi.

ADALGISE.

Je ne ravirai point l'honneur de la victoire,
Irêne, seule, Irêne en a toute la gloire :

Je crois la voir encor animant ses guerriers,
Vers le camp des Français diriger ses coursiers,
De l'ennemi surpris écraser les cohortes,
De Pavie, avec nous, se faire ouvrir les portes.

DIDIER.

Mais dans ces jours affreux, dis, comment ta valeur,
A-t-elle pu braver les projets d'un vainqueur,
Dont la puissante armée, au Pontife asservie,
Nous tient depuis six mois assiégés dans Pavie?
Hélas! dès le jour même, où des Alpes chassés,
Mes bataillons sanglans, ou pris, ou renversés,
Laissèrent aux Français nos campagnes ouvertes,
Je crus que, sans espoir de réparer nos pertes,
Tu n'avais pu survivre au malheur des Lombards.

ADALGISE.

Si Vérone, Seigneur, m'eût fermé ses remparts,
De vous revoir jamais j'eus perdu l'espérance.
De Charles triomphant j'y bravai la puissance;
Mais voyant les périls accroître chaque jour,
Je crus devoir quitter ce dangereux séjour;
A la cour d'Orient je fixai mon asile :
Long-tems j'y fis entendre une plainte inutile;
Mais enfin, soit pitié, soit justice ou grandeur,
D'un appui formidable on m'offrit la faveur,
Dès que la Saxe entière, à nos troupes unie,
Opposerait à Charles une ligue ennemie,
Et des faibles Lombards soutiendrait le parti.
Pour en former les nœuds bientôt je suis parti :
Le duc de Bennevent à son Prince fidelle,
A levé son armée et s'avance avec elle;

Et Witikin, touché de nos affreux revers,
Pour nous est accouru du fond de ses déserts :
Il a forcé sa marche, et ses guerriers sauvages,
Ont déjà du Tésin étonné les rivages.
Pour les rejoindre, Irène a traversé les mers;
Et dans le camp des Grecs, on voit, au gré des airs,
Flotter dans tous les rangs ses aigles généreuses :
A cet essaim nombreux de troupes valeureuses
Comment Charles jamais pourra-t-il résister ?
A suivre ses projets s'il osait persister,
Fût-il Hercule même, ou le Dieu des batailles,
Je vois sa perte écrite au pied de nos murailles.

STAURACE.

J'aperçois donc enfin un terme à vos malheurs !

DIDIER.

Je fus trop accablé !

ADALGISE.

Vous avez des vengeurs !
Le duc de Bennevent, votre ami, votre gendre,
Irène et Witikin, armés pour nous défendre,
Réprimeront enfin l'audace des Français ;
Assiégés à leur tour, victimes de nos traits,
Ils ne pourront pas même échapper au carnage,
Et d'un triomphe aisé nous aurons l'avantage.

DIDIER.

J'aime à vous voir, mon fils, un espoir aussi doux ;
Mais sur tant de succès, dites-moi, comptez vous ?
Si d'un gendre aujourd'hui la promesse est sincère,
En puis-je dire autant d'une femme étrangère ?

Qui du chef des Saxons garantira la foi?
Qui de leurs vrais motifs pourra jamais.....

ADALGISE.

Qui? moi.
Soupçonner Witikin, est lui faire une injure :
Nourri dans les forêts, enfant de la nature,
Il en a la grandeur et la simplicité;
Dans son cœur noble et fier siége la vérité,
Et d'une trahison son ame est incapable.
Quand j'empruntai l'appui de son bras redoutable :
Va, dit-il, plus que toi j'abhorre les Français;
Sur Charles terrassé ne pourrai-je jamais
Venger les maux affreux qu'il fit à ma patrie!
Ne pourrai-je étouffer celui dont la furie
D'Irmensul abolit le culte glorieux;
Qui renversa l'autel du plus puissant des Dieux,
Et livrant Eresbourg aux flammes dévorantes,
Submergea dans le sang mes légions errantes!
Ah! cher ami, tu peux, quel que soit le danger,
Tu peux compter sur moi, si je puis me venger;
Il est doux à mon cœur d'embrasser ta querelle;
Va! de Charles et de moi la haine est éternelle!

DIDIER.

Si de ce fier Saxon l'implacable courroux
Arma son bras puissant, il combattra pour nous.
Mais qu'attendre jamais d'une femme hautaine,
Qui, dans tous ses projets, ambitieuse ou vaine,
D'un sordide intérêt n'écoute que la voix?
Qui, dans sa cruauté, ne connaît point de lois.
Si toujours inflexible au milieu de ses crimes,
Sur le trône, deux fois, elle a pris ses victimes ;

Si d'un trop foible époux audacieux bourreau,
Elle a pu de sang-froid le traîner au tombeau;
Si d'un fils usurpant le sacré diadême,
Elle a plongé sa main dans son propre sang même,
Quel garant aurons-nous de sa fidélité?
Pour un cœur aussi noir est-il un saint traité?
Et craint-on de paraître infidèle ou parjure,
Dès qu'on a pu trahir l'amour et la nature?

ADALGISE.

Je ne prétends point, Sire, excuser des forfaits.
Celui qui jusques-là peut s'avilir jamais,
En grave sur le front la basse ignominie.
Mais, dites-moi Seigneur, dites, la calomnie
N'a-t-elle point contre elle éveillé le soupçon?
Ne vites-vous jamais la noire trahison,
Sans crainte et sans pudeur en grossir le murmure?
Que de Rois innocents a flétris l'imposture!
A ses traits empestés le sort les a soumis;
Pour les en garantir trouvent-ils des amis?
Trop grand pour s'abaisser à leur propre défense,
Leur crime n'est souvent que celui du silence.
Mais par ses attentats dut-on compter ses jours,
Qu'importe, si d'Irène on obtient des secours?

DIDIER.

Quel en sera l'effet, si, dans sa marche oblique,
Elle suit ses projets ou sert sa politique?
De perdre ses états on s'expose au danger,
En se reposant trop sur un bras étranger:
Et qui, pour nous servir, montre un cœur magnanime,
Souvent dans le malheur nous laisse ou nous opprime.

ADALGISE.

De ses libérateurs on n'attend point des fers !
Mais, mon père, à regret je vois que vos revers,
Ont dans tous vos esprits semé la défiance.

DIDIER.

Celle qui des français, en briguant l'alliance,
Voulut pour son fils même, au sortir du berceau,
Du plus étrange hymen allumer le flamblean ;
Qui, de Charles surpris en demandant la fille,
Cherchait auprès de lui l'appui de sa famille,
Ne saurait en ce jour réparer nos destins.
Abandonnant son âme à de vastes desseins,
Elle n'a pu quitter les rives du Bosphore,
Que pour quelque projet impénétrable encore.
Le tems révélera ce secret odieux.

ADALGISE.

Sire, ne craignez rien d'un bras si généreux.

DIDIER.

J'en dois tout redouter :

ADALGISE.

Seigneur, je réponds d'elle.

DIDIER.

Juges en mieux, et vois l'objet de la querelle,
Qui, de Charles, en ce jour, me fait un ennemi.
Constantin, tu le sais, sur le trône affermi,
A Bizance porta le siége de l'Empire.
Trop loin de l'Italie, et ne pouvant suffire,

Aux soins multipliés de leur Gouvernement,
Ses prudens successeurs nommèrent constamment,
Un Exarque chargé de gouverner Ravenne.
Toujours les Rois lombards l'y virent avec peine.
Astolphe, ce guerrier qui régnait avant moi,
D'abattre son pouvoir fit sa première loi.
Aussi prompt que l'éclair au sein de la tempête,
Il fit de l'Exarchat l'importante conquête.
Non satisfait encor d'un succès aussi beau,
Et pour asservir Rome à son pouvoir nouveau,
Du Pontife lui-même il exigea l'hommage.
Le refus qu'on en fit, irrita son courage :
Il leva des tributs, et par la cruauté,
Sut venger le mépris de son autorité.
Etienne alors régnait et gouvernait l'église :
Mais sans force, au dehors, Rome à ses loix soumise,
Ne pouvait arrêter ce torrent dans son cours.
De la France bientôt, implorant le secours,
Elle opposa Pepin au vainqueur de Ravenne.
Les Français accourus des rives de la Seine,
D'Astolphe abandonné trompèrent la valeur :
Ce guerrier toujours grand, même au sein du malheur,
Et dont le nom illustre alarmait l'Italie,
Comme moi, crut devoir se jeter dans Pavie.
Pepin vint l'assiéger : réduit au désespoir,
Astolphe des Français reconnut le pouvoir,
Et signa malgré lui l'abandon de Ravenne;
Mais Pepin généreux en céda le domaine
Au Pontife Romain comme à ses successeurs.
Ce traité rigoureux, dicté par des vainqueurs,
Vainement de l'Eglise a fixé l'appanage;
Astolphe de ces dons contestant l'avantage,
Sur Ravenne bientôt réclama tous ses droits :

Si je lui succédai, j'ai dû suivre ses lois ;
Mais dans ce différend entre nous et l'église,
Dans ce débat fameux, songe donc, Adalgise,
Qu'Irêne ne saurait servir nos intérêts,
Sans s'exposer un jour à de justes regrets.
De l'Exarchat en vain a disposé la France :
A la cour d'Orient toujours luit l'espérance
D'y rétablir enfin l'ancienne autorité.
On y voit de même œil mon droit et le traité.
Juge, quand Charles veut me forcer d'y souscrire,
Si, pour m'y refuser, j'ai l'aveu de l'Empire.
Du Pontife, ou de moi quel que soit le vainqueur,
L'un ou l'autre, à ses yeux, n'est qu'un usurpateur.

ADALGISE.

Vous ne connaissez point les sentimens d'Irêne.
Qu'importe à sa grandeur l'Exarchat de Ravenne ?
Assise enfin au rang des plus grands Potentats,
N'a-t-elle point assez de ses vastes Etats,
Sans jeter ses regards sur la faible Italie ?
A ses destins heureux quand sa bonté nous lie,
Grand Prince, injustement vous suspectez sa foi.
Peut-elle rien vouloir que le salut du Roi ?

DIDIER.

Mais ici qu'elle soit ou parjure ou fidelle,
Par politique au moins rendons-nous auprès d'elle.
Que nous ayons ou non vrai sujet de trembler,
La prudence le veut, il faut dissimuler.

ADALGISE.

Dissimuler ! ô ciel ! que les rois sont à plaindre,
Quand, au lieu de s'aider, ils s'occupent à feindre !

SCÉNE II.

STAURACE (*seul*).

Aux intérêts des Grecs lié secrètement,
Quel parti dois-je prendre en cet événement ?
Dois-je ici seconder une main protectrice,
Ou d'un Roi chancelant creuser le précipice ?
Ah ! plus j'y réfléchis, moins je puis concevoir
Ce qu'Irêne prétend, et quel est son espoir.
Qu'importe à son repos le traité de Pavie ;
Que l'exécution en soit ou non suivie ?
Voudrait-elle briser l'ouvrage de Pepin,
Ou servir le parti du Pontife Romain ?
Adalgise aurait-il trouvé l'art de lui plaire ?
Lui voudrait-elle offrir une main tutélaire ?
Ou n'a-t-elle cédé, dans cette occasion,
Qu'à de nouveaux projets de son ambition ?
Dans le doute où je suis, évitons de rien dire,
Qui puisse nuire aux vœux comme aux droits de l'Empire.
Mais je la vois paraître, et dans quelques momens
Je pourrai pénétrer ses secrets sentimens.

SCÈNE III.

IRÊNE, STAURACE. (*Suite d'Irêne*).

IRÊNE (*au capitaine des Grecs*).

Du repos ne pouvant ici goûter les charmes,
Vos soldats, tout le jour, resteront sous les armes.

Et vous, prêt à marcher en des périls nouveaux,
Songez à soutenir l'honneur de mes drapeaux.
Allez. (*à Staurace*).
Staurace, enfin, le Ciel t'offre à ma vue,
Et je pourrai t'ouvrir mon ame irrésolue.

STAURACE.

Errant depuis long-tems en cet appartement,
Madame, de vous voir, j'attendais le moment.
Mes vœux sont exaucés, je cesse de me plaindre.

IRÊNE.

Je te rends grace, ami; mais, dis-moi, sans rien craindre,
Ici de mes desseins puis-je t'entretenir?

STAURACE (*revenant*).

Le Roi, dans peu d'instans, Madame, doit venir;
Mais jusque-là celui qui commande l'escorte,
De ce même palais, vous garantit la porte.

IRÊNE (*s'asseyant*).

Approche donc, Staurace, et dis-moi librement,
De quel œil on a vu l'étrange événement
Qui rassemble mes Grecs sous les murs de Pavie.
M'aurait-on soupçonné la généreuse envie,
De relever enfin ce trône des Lombards,
Dont les derniers appuis croulent de toutes parts?

STAURACE.

Qui pourrait en douter? Vos efforts généreux
Ne laisseront jamais soupçonner d'autres vœux.
On imagine même, excusez ma franchise,
Qu'un tendre sentiment en secret vous maîtrise,

Et que nous secourant, le but de vos périls
Regarde moins le Roi qu'il ne touche son fils.

IRÊNE.

Ecoute. En Orient, lorsque tu pris naissance,
La même main, Staurace, éleva notre enfance.
Et l'ancienne amitié qui t'unissait à moi,
De tes vrais sentimens me garantit la foi.
Je puis donc aujourd'hui, laissant là toute feinte,
M'épancher dans ton sein, et parler sans contrainte.
Depuis que s'est ouvert le cercle de mes ans,
Si tu me vois jouir des faveurs du printems,
Par l'éclat des attraits, je puis régner encore.
Mais qu'un cœur abusé me chérisse ou m'adore,
Le mien, dans ses transports, je le dis sans détour,
Tout à l'ambition, n'a rien fait pour l'amour.
Mais lorsqu'avec dédain j'en brave la mollesse,
Je mets le plus haut prix aux soins de sa tendresse.
Oui, j'aime à voir, Staurace, un amant généreux:
Dans son ame tout cède à l'espoir d'être heureux;
En son aveuglement, innocente victime,
A ses regards trompés rien n'est illégitime!

STAURACE.

Je vous entends, Madame, à quelque grand dessein,
D'Adalgise en secret vous préparez la main.

IRÊNE.

Tu l'as dit; mais crois-tu, oui, crois-tu que son ame
Pour moi brûle jamais de la plus vive flamme?
As-tu pu démêler ses secrets sentimens?
Dis.

STAURACE.

Madame, il a ceux des plus tendres amans;

Le respect le retient comme votre puissance;
A ses timides feux donnez quelque espérance,
Et bientôt vous verrez tomber à vos genoux
Un amant enivré prêt à mourir pour vous.

IRÊNE.

Staurace, à l'abuser fais qu'ici tout conspire,
Vante-lui mes attraits et l'éclat de l'Empire :
Jeune, présomptueux, il doit croire aisément
Que s'il n'est mon époux, il sera mon amant.
A flatter son orgueil ne mets point de scrupule;
Au besoin je saurai le rendre moins crédule.

STAURACE.

Mais de ces soins pour vous quel sera donc le fruit?

IRÊNE.

Ecoute jusqu'au bout, tu vas en être instruit :
D'un époux et d'un fils que la mort environne,
Je n'ai pu, j'en conviens, parvenir sur le trône
Qu'à travers un chemin ténébreux et sanglant;
De larmes détrempé, ce trône est bien glissant;
Et pour m'y maintenir, sous le poids qui m'accable,
J'ai besoin d'une main fidelle et redoutable,
Qui, sur tous mes états, affermissant mes droits,
Au-delà même encore en impose les lois.
Quel mortel osera prétendre à cette gloire?
Charles, en m'assurant les fruits de ma victoire,
Pourrait seul aspirer à ce noble destin;
Et je lui veux offrir et mon sceptre et ma main.
Si j'en crois son bonheur et le bruit qui transpire,
Il a déjà reçu les honneurs de l'Empire;
Et dans Rome, à genoux, en haine des Lombards,
Leon l'a proclamé le plus grand des Césars :

C'est ainsi qu'à-la-fois j'aurais sous ma puissance,
Et l'Empire des Grecs et celui de la France.
Mais d'un tel avenir, en fixant le tableau,
J'ai peine à m'enivrer d'un espoir aussi beau :
Sur un bonheur constant en vain je me repose,
Si ce Prince à mes vœux se refuse ou s'oppose.
C'est de lui seul, ami, que mon destin dépend.
Mais à ce grand projet si Charles ne se rend,
S'il m'oblige à rougir par orgueil ou caprice,
Staurace, à l'instant même, il faudra qu'il périsse.
D'un coup aussi hardi dépend ma sûreté.
Ce Héros par mes Grecs serait-il arrêté?
Lorsqu'un Emir tremblant sur les rives du Tage,
Lui livre sa conquête, ou vient en faire hommage,
Et que le fier Persan, au bruit de ses exploits,
A sur Jérusalem abandonné ses droits.
D'une juste terreur, ami, je suis saisie,
En voyant à ses pieds et l'Europe et l'Asie;
Mais s'il faut à l'ingrat que j'arrache le jour,
Qui me pourra servir, si ce n'est pas l'amour?
A toutes ses fureurs va livrer Adalgise :
Quand dans nos premiers ans son feu nous tyrannise,
Aisément aux forfaits il peut guider nos pas;
C'est par lui que bientôt je veux armer son bras.

STAURACE.

Mais c'est prendre, Madame, une peine inutile,
Charles à vos desirs peut se montrer docile.

IRÊNE.

Peu m'importe, Staurace; à mes vœux les plus doux,
Si Charles obéissant doit être mon époux,

Ne dois-je pas, alors, pour assurer ma gloire,
D'un projet qui l'offense étouffer la mémoire?
Sur la foi d'un complice imprudent qui s'endort;
Dois-je aux événemens abandonner mon sort?
Non, Staurace, il faut donc, il faut, dans son délire,
Qu'Adalgise avec nous dès aujourd'hui conspire.
En ces périls affreux, si je puis l'engager,
D'un supplice tout prêt je le livre au danger.

STAURACE.

A le faire périr si le sort se refuse!

IRÈNE.

Je dévoile son crime, et c'est moi qui l'accuse:
Par là brisant l'appui qui soutient vos remparts,
J'opère au même instant la chûte des Lombards.
A mes vrais intérêts leur Etat est contraire;
Il nuit à ma grandeur; sa perte est nécessaire;
Quand ici Charle et moi la voulons à la fois,
Son Monarque éclipsé n'est plus au rang des Rois.
Soit ou non, qu'en ces lieux nous puissions nous entendre,
Pavie avant la nuit sera réduite en cendre.
Sur elle dès long-tems j'avais les yeux ouverts;
C'est pour la renverser que j'ai passé les mers:
Vois les vastes projets où mon esprit s'applique,
Et dans sa profondeur sonde ma politique.
Mais lorsqu'à tes regards j'en montre les ressorts,
Pour les faire mouvoir unissons nos efforts.

STAURACE.

Madame, de mon cœur vous connaissez le zèle,
Aux dépens de mes jours je vous serai fidèle;

Je borne là ma gloire et mon ambition.

IRÊNE.

Allume donc les feux de la sédition,
Et ma main sur ces murs attirant le nuage,
Quand il en sera tems fera crever l'orage :
Jusques-là sois prudent, et concertons-nous bien ;
Mais songe à me quitter ; un plus long entretien
Peut nuire à nos projets ; c'en est assez, Staurace ;
D'un soupçon ombrageux n'irritons pas l'audace.

SCÈNE IV.

IRENE (*seule*).

C'en est donc fait, Pavie, ils sont tous révolus
Ces jours de ta splendeur, et ne reviendront plus.
Que vois-je sous tes traits? une ombre désolée,
Qui gémit sur les bords de sa tombe isolée :
Qu'as-tu fait de ta gloire? où sont tes vieux guerriers?
Le souffle du trépas a séché tes lauriers,
Et des foudres lancés des demeures célestes
La flamme, sous mes yeux, en dévore les restes.
Ils n'oseront donc plus, ces insolens Lombards,
De leurs prospérités offenser mes regards!
Ah! si pour nos malheurs, au sein de l'Italie,
Deux siècles a brillé sa fière monarchie,
Celui-ci de sa honte instruira l'univers :
Avant que l'astre heureux qui plane au haut des airs,
Dans sa course rapide, aux tropiques bornée,
Pour la septième fois ait ramené l'année,

J'aurai vu s'écrouler ce colosse orgueilleux,
Dont l'éclat m'importune et fatigue mes yeux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÊNE, ADALGISE.

ADALGISE.

Au sortir du combat, Madame, avec Staurace,
De vos pas jusqu'ici j'avais suivi la trace.
Pressé de vous revoir, je vous cherchais en vain.
Plus heureux maintenant; il m'est permis enfin
D'honorer la valeur par la reconnaissance.

IRÊNE.

A de faibles succès mettons moins d'importance.
Seigneur, je n'ai rien fait en ce léger combat,
Qui puisse dissiper les craintes de l'état.
Votre sort est le même, et quoi qu'on en espère,
Vous tremblerez long-tems sur les destins d'un père.
Charles est adoré : craignez en le retour.
Que ne peut des Français la valeur et l'amour?

ADALGISE.

Ce dernier sentiment qui, dit-on, les enflamme,
Sur d'autres que sur eux ne peut-il rien, Madame?
Pourriez-vous à ce point insulter aux Lombards,
Et les croire vaincus près de vos étendarts?
Ah! que ne puis-je encor sortir de nos murailles,
Engager, sous vos yeux, mille et mille batailles,

Suivre par-tout vos pas : trouver sous nos drapeaux,
Dans mes propres guerriers des ennemis nouveaux?
Madame, si des mains si belles et si pures
Devaient me soutenir ou fermer mes blessures,
D'un combat, si sanglant, quelque fut la chaleur,
Ah! j'en jure par vous, je reviendrais vainqueur!

IRÊNE.

Je sens tout ce que peut un si bouillant courage.
Sans mieux en concevoir un semblable langage.
Est-ce à moi qu'il s'adresse? Et pouvez-vous, Seigneur....

ADALGISE.

Pardonnez-moi, Madame, échappé de mon cœur,
Un sentiment trop vif abusa ma jeunesse.
Tout entier aux transports d'une fatale ivresse,
Oui, j'ai de mes devoirs trahi le plus sacré.
Je me sens trop coupable, et je me punirai.....

IRÊNE.

Et de quoi donc, Seigneur? Sachez mieux ma pensée.
Je puis être surprise, et non point offensée;
Et comment voulez-vous que je pusse jamais,
Soupçonner le pouvoir de si faibles attraits?
Veuve et mère autrefois, dans le deuil et les larmes,
Déjà de mes beaux ans j'ai vu flétrir les charmes.
Est-ce quand sur mes pas j'en vois naître l'été,
Que je puis aspirer aux droits de la beauté?

ADALGISE.

On les exerce tous dès qu'on a son empire.
Quand pour vous adorer tout près de vous respire,

Vous sied-il de compter les saisons ou les jours?

IRÊNE.

Prince, portez ailleurs de si tendres discours.
Mon cœur serait pour vous un présent trop funeste;
Il pourrait de vos ans empoisonner le reste.

ADALGISE.

Que dites-vous, Madame? il ferait mon bonheur!

IRÊNE.

Hélas! si vous saviez à quel prix est mon cœur,
A quel titre on pourrait aspirer à me plaire,
Vous frémiriez bientôt.

ADALGISE.

Dites: que faut-il faire?
Dois-je, éloigné de vous, des plus fameux héros,
Dans l'horreur des déserts égaler les travaux?
Faut-il braver la mort, au milieu des tempêtes;
Dans un monde inconnu méditer des conquêtes?
Nos malheurs terminés, Madame, dès demain
Je pars: j'entreprends tout, armé par votre main.

IRÊNE.

Je le crois: mais, Seigneur, sans quitter ce rivage,
Il est d'autres moyens de montrer son courage.
Si, pour me seconder, le vôtre est affermi,
Bravez, si vous l'osez, un superbe ennemi.
De Charles, en un mot, apportez-moi la tête;
Et demain du vainqueur je serai la conquête.

SCENE II.

ADALGISE (*seul*).

Ai-je bien entendu ? Quoi ! je pourrais jamais,
Doux appui de mon père, et vainqueur des Français,
Partager les honneurs de l'empire lui-même ?
Prêt à perdre à-la-fois fortune et diadême,
Je verrais sur mon front poser le même jour,
La couronne des Rois et celle de l'amour ?
Tant de bonheur m'accable ! O puissance céleste !
Mais le don de son cœur serait pour moi funeste,
Dit-elle, et de mes ans il flétrirait le cours !
De ce langage obscur pénétrons les détours.
De Charles à ses pieds Irêne veut la tête;
Mais lorsqu'à si haut prix elle met sa conquête,
Me veut-elle éprouver ? Dans son hardi dessein,
Lui faut-il un vainqueur ou bien un assassin ?
Ah ! ce doute l'outrage, et mon cœur aime à croire
Que des mains de l'honneur elle attend sa victoire.
Mais que vois je ? O surprise ! à mes faibles regards
S'offre près de mon père un de nos vieux Lombards.
Oui, c'est un prisonnier qui, rentré dans la place,
Cette nuit, des Français, aura bravé l'audace.

SCENE III.

DIDIER, ADALGISE, *un* SOLDAT *lombard.*

DIDIER.

Par quel événement !

LE SOLDAT.

Sire, permettez-vous
Qu'un prisonnier Lombard embrasse vos genoux.

DIDIER (*le relevant avec bonté*).

Tes services, ami, sont tous en ma mémoire.
Le malheur d'un soldat n'en ternit point la gloire.
Mais parle : que veux-tu ?

LE SOLDAT.

Mettre un terme à vos peines.
Ce fut là mon dessein quand j'ai brisé mes chaînes.
Du camp des assiégeans échappé cette nuit,
De leur projet nouveau parfaitement instruit,
Mon Prince, j'ai voulu, soldat toujours fidelle,
Le premier, dans ces murs, en donner la nouvelle.

DIDIER.

Va, mes bienfaits sauront, de ta fidélité.....

LE SOLDAT.

Parlons de vos dangers, Sire : il est arrêté
Qu'avant peu les Français vont marcher sur Pavie.
On prépare l'assaut, et l'armée ennemie,
De Charle encore absent n'attend que le retour.

ADALGISE.

Pour le rendre impuissant, prévenons-en le jour.

LE SOLDAT.

Les hommages publics qu'on rend à ce grand homme,
Le retiennent encor sur les chemins de Rome.

ADALGISE.

C'est le moment, le seul de tenter un combat.
Privé d'un pareil chef que fera le soldat,
Pressé de toutes parts de nombreuses armées ?
Ses forces, au combat vainement consumées,
Rendront tous vos efforts redoutables et sûrs.
La victoire est à vous si nous quittons ces murs.

DIDIER (*au soldat*).

Pour la Patrie, ami, je vois quel est ton zèle.
Ton Roi reconnaissant t'en rend grace avec elle.
(*Il sort*).

SCÈNE IV.

DIDIER, ADALGISE, STAURACE.

DIDIER.

Pour mieux délibérer sur un avis pareil,
Allez, mon fils, allez assembler le Conseil;
Voyez mes généraux, pressez-les de s'y rendre,
Avec eux un moment j'ai besoin de m'entendre.

SCÈNE V.

DIDIER (*seul*).

Voilà donc, oui voilà le sort des Souverains!
Jamais ils n'ont de jours paisibles ou sereins :
Comme des Dieux souvent le peuple les adore;
Hélas! il ne sait pas quel chagrin les dévore;

Et qu'à ses yeux, ces Rois, si grands, si fortunés,
A des pleurs éternels ont été condamnés.
O toi qui des humains es l'arbitre ou le maître,
Dans la pompe des Cours, pourquoi m'as-tu fait naître?
Que n'ai-je vu le jour à l'ombre des forêts?
Ignoré des humains, je vivrais sans regrets;
Dans mes sombres déserts, heureux de leur culture,
Je n'aurais de plaisirs que ceux de la nature:
De tes funestes dons que je plains la faveur!
Si tu m'en as comblé, c'était dans ta fureur.
Mais grand Dieu, qu'ai-je dit, et jusqu'où donc m'entraîne
Le déplorable excès d'une douleur si vaine!
Sous le poids du malheur, quoi! je suis abattu!
N'ai-je donc plus d'espoir, et tout est-il perdu?
Non, non! je sens en moi renaître le courage:
Je puis encor long-tems faire tête à l'orage.
Vainement de la France attendant tes destins,
Tu voulus m'écraser, vil Prêtre des Romains!
Quel que soit aujourd'hui le bras qui t'environne,
Je saurai t'en punir; et ta triple couronne
De mes justes fureurs ne te sauvera pas;
Dans tes murs écroulés l'horreur de nos combats
Va t'annoncer enfin le jour de mes vengeances.

SCÈNE VI.

DIDIER, IRÊNE, ADALGISE, LE DUC DE SPOLETTE, HOLCARD, *commandant de la Place*, STAURACE, PHORBAS *et autres Officiers.*

ADALGISE.

Fondez-en sur nos bras les douces espérances.

DIDIER.

De l'état ébranlé, généreux défenseurs,
Qui portez avec moi le poids de ses malheurs;
Vous qui des vrais héros fournissez la carrière,
Guerriers, de vos conseils prêtez-moi la lumière :
Dès long-tems dans la place on ne nous pressait plus;
Nous n'avions à souffrir que les maux d'un blocus;
Mais des vaillans Lombards la longue résistance,
Paroît de l'ennemi lasser la patience;
Se dirigeant vers nous, l'armée en mouvement,
Dans les projets de Charles annonce un changement,
Et par un faux rapport, Guerriers, ou l'on m'égare,
Ou de nos murs, enfin, c'est l'assaut qu'on prépare :
En cette extrémité qui nous menace tous,
Le devons-nous attendre, ou le préviendrons-nous?

HOLGARD.

Si je puis exprimer, Sire, ce que je pense,
L'attaque vous convient et non pas la défense.
Aujourd'hui votre peuple, aigri par le malheur,
D'un siége ne peut plus supporter la lenteur.
Il est tems d'abréger les tourmens qu'il endure :
De la sédition, dont s'accroît le murmure,
Si par un coup hardi vous n'étouffez la voix,
C'en est fait, nous aurons à combattre à-la-fois,
Les fléaux d'une guerre étrangère et civile.
Le camp des ennemis est peut-être un asile,
Pour vous moins dangereux qu'une triste cité,
Qu'habite un peuple las, et bientôt révolté.
A ses vœux, si, dit-il, le Ciel n'est plus propice,
C'est que de nos desseins il connaît l'injustice;
Que des plus saints traités en violant la foi,
Nous avons outragé sa plus auguste loi.

Que Rome, des Lombards, ne peut être victime,
Sans que sur eux enfin Dieu n'en venge le crime.
Ravenne, ajoutent-ils, ne nous appartient pas.
Laissons en paix l'église en ses nouveaux Etats;
Et sans les retenir ou les réduire en cendre,
Imitons les Français, et courons la défendre.

LE DUC.

Laissons, laissons le peuple à ses illusions,
Qu'importe ses clameurs, ses superstitions?
Est-ce à lui de dicter la volonté suprême?
Réglerait-il ici les droits du diadême?
Lorsque pour commander le Ciel a fait les Rois,
Obéir est pour lui la plus sainte des lois.
Et quand dans son délire il brave leur puissance,
Il est un sûr moyen d'en punir l'insolence.

HOLCARD.

Je le sais comme vous : mais plus d'un potentat,
Agissant en despote, a compromis l'Etat.
On risque tout souvent en se montrant sévère.
Et qui veut des sujets doit gouverner en père.

LE DUC.

En père qui commande à des enfans pervers.

HOLCARD.

Non; en père indulgent, qui de longs maux soufferts,
S'efforce d'adoucir la cruelle amertume.

LE DUC.

Aux plus rudes travaux le peuple s'accoutume.

HOLCARD.

S'il seconde nos vœux, c'est quand l'humanité
Prête un charme à la voix de la nécessité.
Si du nôtre à la fin l'ame est appesantie,
Pour tromper ses douleurs tentons une sortie.

PHORBAS.

A votre opinion ne pouvant me ranger,
Permettez qu'à l'instant j'en montre le danger.
Quoi ! vous voulez quitter le sein de vos murailles,
Et tenter aujourd'hui le destin des batailles?
Regardez vos soldats, pâles et chancelans,
Dévorés par la faim, ces spectres ambulans
Soutiendront-ils le choc d'une brillante armée,
Dont rien dans l'Univers n'atteint la renommée?
Et si ces malheureux, échappés des tombeaux,
Trouvent l'occasion de quitter vos drapeaux,
N'iront-ils pas grossir ces rangs où la victoire
Entretient l'abondance au milieu de la gloire?

HOLCARD.

Ah ! sans doute, on peut craindre un pareil attentat !
Mais à ce point, Seigneur, s'ils ont un cœur ingrat,
Si leur bras affaibli délaisse la patrie,
Menons-les au combat hors les murs de Pavie :
Ou nos fiers alliés pourront les soutenir,
Ou nos chefs attentifs sauront les contenir.
Dans cette triste enceinte un exemple funeste,
Du peuple chancelant peut entraîner le reste,
Et du souverain même ébranler le pouvoir.

PHORBAS.

Mais, Seigneur, si, trompés dans un frivole espoir,
Dont l'aurore à mes yeux ne se montre qu'à peine;
Oui, si des assiégés, si la démarche est vaine,
Revenus dans vos murs, qu'allons-nous devenir?
Affaiblis, épuisés il nous faudra périr!

IRÊNE.

Y périrez-vous moins en l'état où vous êtes?
César n'a triomphé qu'en bravant les tempêtes.

ADALGISE.

Oui! dès qu'on ne peut plus maîtriser le destin,
Il faut vaincre ou périr les armes à la main:
C'est le sort des héros!

LE DUC.

Quoi qu'on en puisse dire,
Prince, à ces deux avis je ne saurais souscrire.
Quand le Ciel nous réduit à ces extrémités;
N'ajoutons rien encor à nos calamités.

ADALGISE.

D'un ennemi pressant il faut bien nous défendre!

LE DUC.

Oui. Mais nous ne devons l'attaquer ni l'attendre.
Un troisième parti, Seigneur, peut, selon moi,
Ecarter le danger et soulager le Roi.
Que veut Charle aujourd'hui? Le traité de Pavie:
C'est là ce qui l'amène au sein de l'Italie.

Montrons-nous aujourd'hui fidèles au traité.
Sur la foi des sermens qu'il soit exécuté.
A Léon, s'il le faut, offrons même un ôtage.
Et quand un calme heureux, succédant à l'orage,
Aura dans leurs climats rappelé les Français,
Du pied de l'olivier qu'arrosera la paix,
Nous lancerons alors les traits de la vengeance,
Et, sans craindre Léon, nous braverons la France.

HOLCARD.

Qui croirait au respect de vos engagemens?
Tant de fois violés, quel poids ont les sermens?
Et sur un nouveau pacte, ou bizarre ou frivole,
Charle assurera-t-il les droits du Capitole?
Pour ses déloyautés, quand Rome l'a voulu,
Aux yeux de l'Univers Carthage a disparu.
Comme elle en nos traités, Nation infidelle,
Craignons qu'un même esprit ne nous perde comme elle.

LE DUC.

Mais dites-nous, Seigneur, ne pourrait-on enfin,
Eloigner les Français du Pontife Romain,
Ou nous les attacher par un grand sacrifice?
Pour en mieux triompher tentons leur avarice.

HOLCARD.

Vous les connaissez mal. Les plus riches trésors,
Pour les faire mouvoir, sont d'impuissans ressorts.
Toujours aux champs d'honneur, guidés par la victoire,
Ils méprisent les biens et n'aiment que la gloire.
A des projets si vains vous ne songeriez plus,
Si dans Aix, avec moi, si vous les eussiez vus,

Hautement révérer ce Pontife suprême.
C'est en vain que l'enfer vomissant le blasphême,
Du novateur impie allumait le courroux ;
Et le peuple et les grands tombaient à ses genoux.
Ici des nœuds de fleurs indiquaient son passage.
Là, le myrthe enlacé couronnait son image.
Le sentiment offrait le tribut de ses pleurs,
Tant sa bonté facile attirait tous les cœurs.
Ses aimables vertus en étonnant la France,
Sur le roc immobile ont assis sa puissance ;
Et son auguste nom par elle respecté,
Passera glorieux à la postérité.
Au succès de vos vœux cessez donc de prétendre.

IRÊNE.

Tant de perplexités ont droit de me surprendre,
Je l'avouerai, Seigneur ; je ne m'attendais pas
Qu'aujourd'hui, pour tenter le destin des combats,
Vous dussiez si long-tems délibérer ensemble.
Comment donc parmi vous en est-il un qui tremble
De sortir de ses murs, d'attaquer l'ennemi ?
N'est-il donc pas déjà défait plus qu'à demi ?
Et lui connaissez-vous de justes espérances ?
Il ne peut triompher : vous avez trois puissances
Qui vont, dans le combat, l'écraser à-la-fois.

DIDIER.

Suspendons un moment, Madame ; j'aperçois
Un des miens s'avancer : qu'auroit-il à nous dire ?
Déjà les assiégeans rapprochés de nous....

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *un* GARDE.

LE GARDE, (*précipitamment.*)

Sire,

Sire, un des généraux du monarque français
Se présente à l'instant aux portes du palais;
Envoyé par son Prince, il demande audience.

DIDIER.

D'un accueil honorable offrez-lui l'assurance.
Qu'il vienne sur vos pas.

IRÊNE.

En pouvons-nous douter?
L'appui qui vous soutient lui semble à redouter.
Au moment du combat, cette étrange mesure,
Contre Charle est, je crois, d'un favorable augure.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE ALCUIN.

LE COMTE.

Sire, depuis long-tems, par ses exploits divers,
Charle a rendu son nom fameux dans l'Univers.
La victoire le suit : du couchant à l'aurore,
Rien jusqu'ici n'a pu lui résister encore.
La terreur des Saxons, vainqueur des Sarrazins,
Un titre lui manquait, et l'amour des Romains

Vient de le décerner à sa vertu suprême :
Descendu de l'autel, le grand Léon lui-même,
Au milieu des transports des peuples enivrés,
Interrompant le cours des mystères sacrés,
A posé sur son front la couronne d'Auguste.
Si jamais un guerrier, un Prince aimable et juste,
Eut des droits assurés au titre d'Empereur,
Qui mieux que ce héros en mérita l'honneur ?
Mais occupant un rang, dont l'éclat l'importune,
Où sa vertu l'appelle autant que sa fortune,
Charles n'en sait pas moins chérir l'humanité.
Par lui, dans tous les tems, son droit fut respecté.
C'est elle qui toujours et l'anime et l'inspire ;
C'est par elle qu'il veut signaler son empire.
Oui, Sire, et déjà prêt à vous livrer combat,
Charles vous fait offrir le salut de l'Etat.
Gardez, par un refus d'irriter ce grand homme,
Qui défend en vainqueur les intérêts de Rome.

DIDIER.

Dites mieux, qui, déjà pressé de toutes parts,
Craint sa propre faiblesse et l'appui des Lombards ;
Qui, surpris de l'échec qu'à reçu son armée,
Ne veut point hasarder sa haute renommée.
En un mot, je le vois, ce superbe vainqueur,
Veut d'un pas dangereux sortir avec honneur.

LE COMTE.

Prince, vous m'étonnez ! Eh quel grand avantage
Peut de vos alliés rehausser le courage ?
Des succès sans péril, obtenus sous vos murs,
Pour être couronnés n'en sont pas moins obscurs.

IRÊNE.

Ah ! Seigneur, un vaincu forcé dans sa retraite,
Jamais, avec plus d'art, n'avoua sa défaite.
Mais d'un adroit orgueil c'est vous parer en vain,
Des combats aujourd'hui vous craignez le destin.

LE COMTE.

Qui pourrait à nos yeux les rendre formidables ?
Vos chefs ou vos soldats sont-ils si redoutables ?
Dans les champs de l'honneur qui d'entre eux mille fois,
De Charles triomphant n'a pas subi les lois ?
Qui n'est pas devenu le témoin de sa gloire ?
De vos malheurs sitôt perdez-vous la mémoire ?
Et pourrez-vous long-tems compter sur vos remparts,
Quand déjà dans Véronne on voit nos étendarts ?
De sa chute qui peut sauver la Lombardie ?
Dites-nous quelle main assez forte ou hardie,
Prétendrait à l'honneur d'arracher nos lauriers ?
Pour oser le tenter avez-vous des guerriers ?
Sera-ce Witikin qui pourrait l'entreprendre,
Lui, qui des siens détruits n'a pu venger la cendre ;
Qui de ces malheureux eût partagé le sort,
S'il ne se fut caché sous les glaces du nord ?
Ah ! si vous prétendez intimider la France,
De plus vaillantes mains implorez l'assistance.
Ne vous exposez point à d'impuissans regrets.
Rendez, rendez, Seigneur, à ses tristes forêts
Ce ramas d'étrangers, idolâtre et barbare.
Du sang de vos sujets montrez-vous plus avare.
Mais, je vous en conjure, au nom de vos Etats,
Sur nos justes desseins ne vous méprenez pas.
Le Français est vaillant : mais s'il a de l'audace,

C'est quand d'un sort contraire il ressent la disgrace.
Malheureux, du combat il affronte les traits;
Mais une fois vainqueur, il vient offrir la paix.

IRÊNE.

De vos succès brillans c'est trop vanter les charmes!
Si, jusqu'ici le sort a secondé vos armes,
Il peut changer, Seigneur; et le Ciel quelquefois,
Des vaincus au vainqueur a fait subir les lois.
Celui qui des Romains fit le plus grand carnage,
Leur demanda la paix sous les murs de Carthage.
Et Charles au combat, n'eût-il point de rival,
Peut éprouver un jour les destins d'Annibal.

DIDIER.

Dieu pour nous à la fin peut se montrer propice.

LE COMTE.

Non. Jamais s'il punit la fourbe ou l'injustice.

DIDIER.

Seigneur, vous oubliez.....

LE COMTE.

C'est m'interrompre en vain,
Sire; rendez la paix au Pontife Romain.
Du Tibre désolé respectez le rivage.
D'un avare soldat arrêtez le pillage.
Enfin, juste une fois, avec fidélité,
Du généreux Pepin respectez le traité.
C'est alors que le Ciel long-tems inexorable,
A votre repentir deviendra favorable.

Jusque là n'attendez dans votre aveuglement,
Que les tristes horreurs d'un juste châtiment.

DIDIER.

De vos prédictions je crains peu l'insolence;
Et bientôt, oui bientôt nous verrons, si la France
Avec autant d'orgueil imposera ses lois.
Sous la pourpre de Rome elle brave les Rois;
Mais les Rois opprimés releveront la tête,
Et malheur à celui qu'atteindra la tempête!

LE COMTE.

Ah! bien plutôt malheur au Monarque insensé,
Qui prodigue du sang d'un peuple courroucé,
Refuse d'écouter la voix de la justice,
Ou n'a d'autres conseils que ceux de l'avarice.

DIDIER.

C'en est trop: jusqu'ici j'ai pu me contenir;
Mais de mon rang, Français, daignez vous souvenir.
Trop loin de vos discours c'est porter la licence.
Sachez vous modérer, ou craignez ma vengeance.

LE COMTE.

Ainsi donc sur les bords d'un précipice affreux,
Vous repoussez la main d'un vainqueur généreux,
Qui daigne vous offrir une paix honorable.

DIDIER.

Je saurai l'obtenir sans sa main secourable.

LE COMTE.

En vos fiers alliés vous mettez trop d'espoir.

DIDIER.

De votre souverain vantez moins le pouvoir.

LE COMTE.

Bientôt à le fléchir il faudra vous résoudre :
Mais en sera-t-il tems quand partira la foudre ?

DIDIER.

Si le sort me destine un pareil avenir,
Sans en pâlir, du moins, je la verrai venir.
Voilà l'oracle sûr que ma bouche prononce,
Et vous pouvez à Charle annoncer ma réponse.

LE COMTE.

J'y vais : mais si pour vous tout espoir est perdu,
N'accusez que vous seul, vous l'aurez bien voulu.

DIDIER.

Sans plus délibérer courons en assurance,
De l'Etat ébranlé relever la puissance.
Volons tous au combat.

IRÊNE.

Je pense comme vous.
Oui, c'est le seul parti qui soit digne de nous.
Marchons, et qu'aux succès la France accoutumée,
Sache qu'on peut enfin défier son armée.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÊNE, STAURACE.

IRÊNE.

C'en est fait, des Français l'invincible Empereur,
Maître enfin de Pavie y commande en vainqueur.
En vain, pour soutenir les droits du diadême,
Le duc de Bennevent, et Witikin lui-même,
De leurs secours puissans ont secondé le Roi,
Charles les a vaincus et rangés sous sa loi.
Par sa noble valeur au combat animées,
Ses troupes en un jour ont défait trois armées :
Pour échapper, le Duc a fait de vains efforts,
Tombé parmi les siens, il est au rang des morts.
L'autre a bravé long-tems les plus vives alarmes ;
Accablé par le nombre, il a rendu les armes :
Encor quelques instans, dans ce même palais,
Nous verrons Witikin au milieu des Français.
Ainsi des alliés a tourné la fortune,
Qui, je n'en puis douter, m'aurait été commune,
Si, dans les rangs de Charle, et sous ses étendards,
Mes Grecs n'avaient chargé le parti des Lombards.

STAURACE.

Puis-je assez admirer votre sage prudence ;
Tour-à-tour vous servez ou combattez la France.

IRÊNE.

Staurace, je le dois pour arriver enfin
Au succès glorieux que j'attends du destin ;
Car, en vain, tu le vois, dans l'ardeur de son zèle,
Un reste de Lombards à son Prince fidelle,
S'est soudain avec lui retranché dans le fort;
A peine ils y pourront tenir une heure encor :
Les miens les ont suivis, et bientôt leur audace
Saura rendre impuissans les secours de la place.
Mais que vois-je ? vers nous, dans leur triste douleur,
S'avancent nos guerriers, sur les pas du vainqueur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, LE COMTE ALCUIN, WITIKIN, ADALGISE.

LE COMTE.

Prince, rien aujourd'hui ne manque à votre gloire.

CHARLES.

Ah ! le sang a coulé, je pleure ma victoire.
Grand Dieu ! pour affermir ou venger les états,
N'est-il point d'autre loi que celle des combats?
Et faut-il que du peuple et les cris, et les larmes,
De nos moindres succès empoisonnent les charmes?
Comte, si vous voulez assurer mon repos,
D'une triste Cité faites cesser les maux,
Et qu'en voyant le calme et le bonheur renaître,
Elle apprenne à l'instant qu'elle a changé de maître.

(*Aux prisonniers.*)

Pour vous, dont le courage égale le malheur,
Je sais comme je dois honorer la valeur :
La vôtre méritait un destin moins sévère ;
Mais dans un Roi vainqueur vous trouverez un père.
Soyez libres ici ; sachez tous qu'un Français
N'accable un ennemi que du poids des bienfaits.

HOLCARD.

A vos soins généreux comment oser répondre,
Sire, tant de grandeur a droit de nous confondre !

IRÊNE.

Vos armes ont conquis le Danube et le Rhin ;
L'amour vous garantit les rives du Tésin,
Et la postérité, qui, déjà vous contemple,
N'osera désormais vous refuser un temple.

CHARLES.

Elevons-le, Madame, à la Divinité :
C'est elle qui, du sein de son immensité,
Change ou fixe à son choix nos courtes destinées ;
Des Empires Dieu seul mesure les années :
Sondez l'abîme affreux des siècles révolus ;
Ninive a succombé, Babylone n'est plus,
Et Rome et ses grandeurs, et la Perse et ses Mages,
N'ont laissé que leur nom sur l'Océan des âges.
Aux décrets du Très-Haut qui résiste un moment ?
Ah ! de ses volontés, trop fragile instrument,
Qui de nous peut jamais, enivré de sa gloire,
S'asseoir avec orgueil au char de la victoire ?
Honorons la valeur ; mais ne ravissons pas
L'encens qui n'appartient qu'au vrai Dieu des combats.

WITIKIN.

A feindre près de nous, dis, Charles, qui t'engage?
D'une fausse vertu laisse-là le langage!

CHARLES.

Insensé! peux-tu bien, dans ta sombre fureur,
Oublier qu'en ces lieux je suis maître et vainqueur;
Que de moi seul, ici, de moi dépend ta vie!

WITIKIN.

C'est ce qui met le comble à mon ignominie.
Mais, sensible une fois, prends pitié de mon sort!

CHARLES.

Que veux-tu, Witikin, que te faut-il?

WITIKIN.

La mort.
Oui, la mort la plus prompte et la plus douloureuse,
Aujourd'hui me sera moins dure, moins affreuse
Que l'invincible horreur que j'éprouve à te voir.

CHARLES.

Un moment, s'il se peut, calme ton désespoir;
Réponds-moi. Qu'ai-je fait dont tu puisses te plaindre?

WITIKIN.

Tu l'oses demander! Ah! peux-tu me contraindre
A retracer les maux que nous avons soufferts!
Pourquoi vins-tu troubler nos paisibles déserts?
Pourquoi, plein des fureurs d'un sinistre génie,
As-tu chargé de fers la triste Germanie?

Que t'importait son culte, ô! monstre furieux!
Tu n'as su respecter les hommes ni les Dieux.
De la Divinité tu peux parler encore!
Dans tes affreux climats est-ce ainsi qu'on l'honore?

CHARLES.

Sois juste, Witikin, qui de nous deux, dis-moi,
A provoqué les maux qui sont tombés surtoi?
Laissant d'un sol ingrat la culture inutile,
De l'Elbe tu surpris le rivage fertile.
Je t'y laissai paisible, et mon ambition
Contre moi n'eût jamais armé ta nation.
Mais bientôt, n'écoutant qu'un féroce courage,
Du fleuve, avec les tiens, tu franchis le passage.
Trop voisins de mes Francs, tes perfides Saxons,
Pillèrent nos cités, brûlèrent nos moissons,
Et de tous les forfaits comblèrent la mesure.
A tant de cruautés dont frémit la nature,
Qu'ai-je alors opposé? Qu'ai je fait d'inhumain?
Je te pouvais traiter comme un vil assassin,
D'un peuple de brigands exterminer la race:
Patient, généreux, j'ai souffert son audace.
J'ai fait plus: suspendant un juste châtiment,
J'ai voulu le tirer de son aveuglement.
Et pour dompter ses mœurs farouches et cruelles,
Du vrai Dieu je t'offris les clartés éternelles.

WITIKIN.

Que m'importe ce Dieu que je ne connais pas.

CHARLES.

Aux bords de l'Océan, ingrat, viens, suis mes pas:

Des portes du matin, vois jaillir sa lumière.
Regarde, n'est-il pas dans la nature entière.

WITIKIN.

Mais, que veut-il? dis-moi?

CHARLES.

Hélas! il ne veut rien,
Non, rien, que ton repos, ton bonheur et le mien.
De ton culte sanglant la cruelle imposture,
Trop long-temps outragea l'auteur de la nature.
En son nom que de pleurs ont versé les humains :
N'impute qu'à toi seul tes malheureux destins.
Witikin, je n'ai point, animé d'un faux zèle,
De Dieu, comme un tyran, embrassé la querelle;
Apôtre dangereux, j'aurais trahi sa loi :
De voir et de penser, oui, libre comme moi,
Tu pouvais adorer le métal ou le plâtre!
Si tu n'avois suivi que ton culte idolâtre,
T'aurais-je été troubler dans tes sombres marais?
Mais trahir tes sermens! au milieu de la paix,
Egorger sans pitié, la fille avec la mère :
Et l'enfant éperdu dans les bras de son père!
Voilà tes crimes. Dis, quand sans humanité,
Tu surpassais le tigre en sa férocité,
Fallait-il, oubliant ma dignité suprême,
Et les droits de mon peuple et ceux du diadême,
Laisser tous impunis de si noirs attentats!
J'ai dû, pour les venger, recourir aux combats,
Prévenir tes destins, en imitant la foudre,
Renverser ton idole et la réduire en poudre.
Un culte sacrilége avilit les mortels;
On n'en peut, sans danger, conserver les autels.

WITIKIN.

Peux-tu vanter le tien ?

CHARLES.

Digne de ton estime,
La morale en est douce autant qu'elle est sublime ;
Sous le poids d'un fardeau, qui connaît sa vertu,
Relève en soupirant l'animal abattu.
S'il trouve un nid caché sous la feuille légère,
Il garde les petits, mais laisse aller la mère.
Le crime vainement armerait l'assassin,
Le remords qu'elle appelle arrêtera sa main :
Oui, Witikin, par-tout où s'étend son empire,
L'amour unit les cœurs, et le faible respire.
De la société c'est le plus beau lien.
L'Empire est en repos quand le peuple est chrétien ;
Il se fait un devoir de son obéissance,
Et de Dieu, dans ses rois, retrouve la puissance.

WITIKIN.

Si dans l'Etat en paix elle peut être un bien,
Au milieu des combats sa puissance n'est rien.

CHARLES.

C'est donner trop de prix à la force, au courage ;
Des Etats, Witikin, c'est parler en sauvage !
Tu voudrais, par la guerre, en dissoudre les nœuds.
Son véritable but est de les rendre heureux.
Et le soldat du sien n'est que le bras fidèle.
Qui combat pour sa gloire ou venge sa querelle,

De la religion, s'il méconnaît la voix,
Devant lui se tairont la justice et les lois.
L'opprimé vainement fera couler ses larmes.
Le droit sera celui qu'établiront les armes.
A l'un de tes guerriers, oui, compare un Français,
Disciple né d'un Dieu de clémence et de paix:
Celui-ci généreux, même au sein du carnage,
Du combat seulement cherchera l'avantage;
L'autre, altéré de sang, par la rage animé,
Rougira d'épargner le faible désarmé.
Trop heureux l'allié qu'il accourait défendre,
S'il échappe au trépas sur des monceaux de cendre!
C'est ainsi qu'un barbare, au sein d'un peuple ami,
Lui cause plus de maux que le fer ennemi.

WITIKIN.

Des périls, sur ses pas, quand s'ouvre la carrière,
De tes dogmes sacrés, la funeste lumière,
Glacerait de terreur le plus brave soldat,
Par humanité même, au mépris de l'Etat,
Il voudra résister à l'ardeur qui l'enflamme.

CHARLES.

Dis plutôt, Witikin, qu'en élevant son ame,
Elle en peut aisément étendre le ressort,
Au milieu des périls il sait braver la mort.
Par devoir, en tout tems, surmontant la nature,
Il quitte ses drapeaux sans plainte et sans murmure.
Ouvre, si tu le veux, les annales des tems;
A-t-il tremblé, celui dont le bras triomphant,
Du fier Antiochus, brisa l'orgueil superbe,
Et éleva le temple enseveli sous l'herbe.

Illustre Machabée! au nom de tes exploits,
La Syrie à genoux craint encor pour ses rois.
Quand sur les bords du Tybre, arboré dans la plaine,
Le signe du Sauveur orna l'aigle romaine,
A-t-on vu Constantin montrer moins de valeur!
Dis-moi : n'est-ce pas lui qui, marchant en vainqueur,
Mit les Goths sous le joug, écrasa le Sarmate,
Et fit craindre aux Persans un nouveau Mithridate?
Quand de Clotilde enfin, le trop heureux époux,
S'abaissant sous le bras d'un Dieu fort et jaloux,
Eut, au ministre saint, demandé le baptême,
En fut-il moins l'honneur de la France elle-même?
Qui sut mieux que Clovis, le glaive dans les mains,
Ou braver ou punir la fierté des Romains?
Quel Prince a mieux fondé la gloire de la France?
De briser nos autels, va, qui, dans sa démence,
A conçu le desir et l'a manifesté,
Est le fléau des rois et de l'humanité.

WITIKIN.

De ta religion, si l'influence est telle,
Pourquoi ses sectateurs, dans leur rage cruelle,
En son nom tant de fois ont-ils rougi leurs bras?

CHARLES.

C'est que, dans l'ignorance, ils ne la suivaient pas.
Qu'ils cédaient aux transports d'un zèle fanatique,
Allumé par la fourbe ou par la politique.
C'est que l'intérêt seul, en cachant leurs desseins,
En corrompait le cœur, en dirigeait les mains.
D'un esprit trop crédule aisément on abuse,
Et des crimes d'autrui, c'est ainsi qu'on l'accuse.

WITIKIN.

De ton culte veux-tu me prouver la beauté ?
Mets fin à mes tourmens, et par humanité,
Au moins plonge tes mains au sang d'un infidèle.

CHARLES.

La France en a besoin, je le garde pour elle.

WITIKIN.

Est-ce assez m'accabler et déchirer mon cœur ?
Barbare, prends mes jours et laisse-moi l'honneur.
D'un sort trop malheureux pour être la victime,
Charle, en avais-je moins des droits à ton estime?
M'as-tu pu soupçonner un cœur assez pervers
Pour délaisser les miens quand ils sont dans les fers ?
Pouvais-tu concevoir la coupable espérance
De m'attacher jamais au parti de la France ?
En mes malheurs, hélas ! me serais-je attendu,
Qu'un guerrier tel que toi ne m'eût pas mieux connu ?
Va, l'antique Océan franchira ses barrières
Avant que Witikin marche sous tes bannières.

CHARLES.

De tes emportemens, modère la fureur,
Tu verras si je sais estimer la valeur ;
Si je voulus jamais attenter à ta gloire.
Laisse-moi seulement achever la victoire.
Avant la fin du jour on verra de nous deux,
Qui sera le plus grand et le plus généreux.

WITIKIN.

Laisse-là tes vertus, cruel, je les abhorre.

SCÈNE III.

WITIKIN, IRÈNE, STAURACE, ADALGISE.

WITIKIN.

Ami trop malheureux, nous respirons encore.
Mais, nous faut-il, servant de triomphe à l'orgueil,
Ou vivre dans l'opprobre ou mourir dans le deuil?
Si tôt, ah! devions-nous, malheureux que nous sommes,
Nous voir abandonnés et des Dieux et des hommes?
Devions-nous, de regrets et d'ennuis consumés,
Sous un joug étranger, nous trouver opprimés?
Des mépris d'un tyran, Dieux! sauvez les victimes:
Ou, terre, engloutis-nous au fond de tes abîmes.

ADALGISE.

A mes vœux indiscrets, pourquoi t'es-tu rendu?
Ami trop généreux, c'est moi qui t'ai perdu!
Oui! c'est moi!

WITIKIN.

Va, ta plainte et m'indigne et m'offense!
Devais-je, malheureux, te laisser sans défense?
Qui, recueillant le faible, accouru dans ses bras,
Peut le voir opprimer et ne le venger pas?
Qui peut lui refuser une main secourable?
Si, victime du sort, qui souvent nous accable,
Il faut être, par choix, ou lâche ou malheureux,
Pour un cœur droit et pur, ce choix n'est pas douteux.

ADALGISE.

Le tien me l'a prouvé, guerrier trop magnanime.
Mais est-ce là le prix de ta vertu sublime?
Et vous, Madame, et vous, dites-moi si jamais
Devait ainsi tourner le fruit de vos bienfaits?

IRÊNE.

D'une fortune aveugle, oublions mieux l'outrage.
Prince, on n'a rien perdu, quand on a le courage;
Il nous apprend du sort à braver les revers.

WITIKIN.

Madame, que peut-on, quand on est dans les fers?

IRÊNE.

On peut s'en affranchir avec un peu d'audace.
Où nous devons frapper n'as-tu pas vu la place?

WITIKIN.

Non. Contre un ennemi j'ai l'ame d'un soldat;
J'aspire à me venger, mais c'est dans le combat.

IRÊNE.

Je t'ai cru, Witikin, une ame assez hardie,
Pour abattre un tyran qui peut trancher ta vie.
Adalgise, sans toi, saura porter les coups,
Réparer nos malheurs.

ADALGISE.

O Dieu! que dites-vous?
Moi je pourrais ici?.....

WITIKIN.

Madame, sans un crime,
Ne peut-on satisfaire un courroux légime ?

ADALGISE.

A servir vos beautés si j'engageai ma main,
Je ne vous offris pas le fer d'un assassin,
Je ne suis d'un forfait l'agent ni le complice.

WITIKIN (*avec intention*).

A des cœurs bas et vils nous laissons l'artifice.
Les nôtres, d'en user, auraient trop à rougir;
Mais vous en connaissez qui pourraient mieux agir.

IRÊNE (*à part*).

Que dit-il ? On croirait.... Mais non : dans sa défaite
Il n'a rien aperçu de ma trame secrète.
(*à Adalgise*).
En vous, je l'avouerai, j'ai peine à concevoir
L'oubli, l'affreux oubli du plus sacré devoir.
Qu'aujourd'hui Witikin, l'ame triste et flétrie,
Veuille aux événemens abandonner sa vie :
Je l'excuse ; il est libre, et maître de ses jours,
Il en peut bien hâter ou ralentir le cours.
Mais des vôtres ici, dépendent ceux d'un père.
Dans le fort retranché, sans appui salutaire,
N'opposant aux Français que sa noble valeur,
Pourra-t-il échapper au courroux du vainqueur ?
Ainsi, quand il défend les droits de sa couronne;
Qu'il combat pour son fils, c'est lui qui l'abandonne !
Par un scrupule vain il craint d'armer son bras,
Et le plonge, vivant, dans la nuit du trépas.

Ah ! Prince, est-ce donc là ce qu'il a droit d'attendre?

ADALGISE.

O jour ! ô jour affreux ! Ah ! que viens-je d'entendre?

IRÊNE.

Je ne vous parle point de mes propres malheurs :
Que feraient aujourd'hui mes soupirs ou mes pleurs?
Sans crainte, sans pitié vous exposez ma tête,
Quand j'ai pour vous, des mers, affronté la tempête.
De mes charmes voilà, voilà l'heureux pouvoir !
A peine d'un regard tu concevais l'espoir,
Que déjà de tes feux, partageant le délire,
Ingrat, j'osai t'offrir la moitié de l'Empire !
Amant faible et parjure, enfant dénaturé,
D'un stupide remord, sans raison dévoré,
Va briguer les faveurs d'une Cour étrangère !
Abandonne l'Etat, ton amante et ton père !

ADALGISE.

Epargnez à mon cœur un affreux désespoir.
Je me meurs à vos pieds : d'un forfait aussi noir,
Ah ! Madame, est-ce vous qui m'avez cru capable?

IRÊNE.

Malheureux, lève-toi.

ADALGISE.

Innocent ou coupable,
C'en est fait, il le faut, je vous obéirai.
Oui, du sang du vainqueur, oui je me couvrirai.

Je saurai de mon ame étouffer le murmure,
Pour trahir à-la-fois et servir la nature.

IRÊNE.

Tu pleures, et ton front semble déjà pâlir !
Prends ce fer de ma main, et bientôt, sans frémir,
Va l'enfoncer au flanc du monstre qui t'oppresse.
Apprends donc à régner, et marche sans faiblesse.
Que Charles aujourd'hui tombe et brise nos fers.
Va d'un poids qui l'accable affranchir l'Univers !
Mais pour ne pas déchoir en un projet semblable,
Allons choisir un lieu qui lui soit favorable.
(*à Witikin*).
Witikin, sans détour, j'ai parlé devant toi.

WITIKIN.

Ah ! Madame !

ADALGISE.

Est-ce à nous à suspecter sa foi ?
(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

IRÊNE, STAURACE.

IRÊNE (*revenant sur ses pas*).

Adalgise à regret frappera sa victime.
Son bras novice encor est peu fait pour le crime.
Pour mieux nous l'attacher, Staurace, tour-à-tour,
Fais agir sourdement l'intérêt et l'amour.
Mais à le maîtriser épuise ton adresse ;

Et crains que dans l'ardeur d'une folle tendresse,
Contre nos intérêts il n'agisse à la fin.
Au gré de nos desirs pousse ou retiens sa main.
Mais vois Charle avant tout; interroge son ame:
Sur ce guerrier tu sais ce que peut une femme;
De son ambition tu connais la grandeur.
Fais parler tous mes droits, et vois si l'hyménée,
Peut à la sienne enfin unir ma destinée.
Le Comte peut servir à seconder nos vœux:
Mon bonheur te l'amène. Adieu; voyez tous deux
S'il est d'heureux moyens en cette conjoncture,
D'asseoir les fondemens de ma grandeur future.

SCÈNE V.

LE COMTE ALCUIN, STAURACE.

LE COMTE.

Staurace, le hasard a servi mon desir.
Je vous cherchais ici pour vous entretenir.

STAURACE.

Quel motif si pressant en ces lieux vous ramène?

LE COMTE.

Si l'amitié vous lie aux intérêts d'Irène,
Et vous donne bientôt l'espoir de l'approcher,
De la part du vainqueur veuillez bien la chercher.
Dites-lui qu'elle peut, si son cœur le desire,
Remorquer ses vaisseaux et voguer vers l'Empire.

Qu'elle sente, à ce trait de générosité,
Ce qu'à l'honneur français inspire la beauté ;
Et que si de nos jours elle adoucit les peines,
Notre premier devoir est d'en briser les chaînes.

STAURACE.

Ce que Charles ici fait offrir de sa part,
D'Irène ne pourra qu'éloigner le départ.
L'urbanité des mœurs, le savoir, l'éloquence,
Font toujours à regret quitter la Cour de France.
Mais si j'en crois le vœu qu'elle a manifesté,
Dans le pressant desir de former un traité,
Peut-être de la Thrace elle ne peut encore,
De long-tems espérer rejoindre le bosphore.

LE COMTE.

De ce traité, Seigneur, vous connaissez l'objet?

STAURACE.

Vous l'apprendrez : pour vous il n'est point un secret.
De l'Arabe superbe aujourd'hui les lumières,
Donnent un grand éclat à ses vertus guerrières.
Aux Princes de l'Afrique il assigne le rang :
Dans l'Espagne elle-même il marche en conquérant,
Et laissant à regret ses campagnes chéries,
Le Wisigot tremblant fuit dans les Asturies.
D'un peuple si fameux, et qui peut tout dompter,
Irène, dans ses murs, a tout à redouter.
En vain elle a formé des ligues dangereuses:
Ni l'éclat de son or, ni ses flottes nombreuses,
N'en sauraient imposer à de fiers ennemis,
Qui trouvent à leurs vœux tous les Etats soumis.

Il ne faut qu'un moment, et dans sa capitale
Ils viendront arborer leur enseigne fatale;
Mais si par l'ennemi l'Etat est resserré,
Imprudens, factieux, les grands l'ont déchiré.
Combien, vous le savez, le culte des images,
A la Cour d'Orient a fait naître d'orages!
Par sa prudence, Irène, avait cru les calmer.
Des haines le flambeau prêt à se rallumer,
Fait craindre les horreurs d'une guerre civile.
Que peut faire en un tems critique et difficile,
Une femme sans force au sein des factions?
Charles en s'opposant à leurs divisions,
Peut l'aider aujourd'hui de ses troupes fidelles.
Un traité généreux peut finir leurs querelles.
Lui-même peut enfin lui choisir un époux,
Qui, de ses ennemis, en domptant le courroux,
Relève noblement la splendeur de l'Empire.
A sa main, dès long-tems, plus d'un Monarque aspire.
Et Charles, après tout, pourrait bien quelquefois,
Par un heureux hymen acquérir tous ses droits.
De l'Empire ébranlé, quelque soit la faiblesse,
C'est une belle dot que celle de la Grèce.

LE COMTE.

Qu'importent ces débris aux Romains enlevés!
Pour lui bien vainement on les eût réservés.
De Charles si toujours, si les armes sont prêtes,
Ah! ce n'est point, Seigneur, par amour des conquêtes;
L'univers peut parler: ses généreuses mains
Ont moins vaincu de Rois que fait de Souverains.
Et que nous manque-t-il? La Baltique étonnée
Voit couler à nos pieds la Méditerranée;

Sous nos lois l'Atlantique est venu se ranger,
Et peut nous garantir de l'avide étranger.
Ainsi de l'Orient vantez moins le domaine ;
C'est assez des appas de votre souveraine :
Dans l'heureuse saison où le cœur sait aimer,
Pour elle on peut encore aisément s'enflammer.
Je n'oserois, Seigneur, en la voyant paraître,
Vous jurer que du sien Charles sera le maître.

STAURACE.

Si d'un semblable hymen il avait le desir,
Croyez-vous que l'Etat le vit avec plaisir?

LE COMTE.

Du Monarque chez nous une Reine est l'image ;
Qui pourrait de son cœur lui refuser l'hommage?
Aux respects, à l'amour elle a des droits sacrés :
Dans la nuit de l'erreur quels Français égarés,
De sa main secourable implorant l'assistance,
N'ont pas du Souverain éprouvé la clémence?
Nos sentimens, Seigneur, sont grands et généreux,
Le bonheur de nos Rois rend les peuples heureux.

STAURACE.

Quelles félicités pour un cœur pur et tendre!
Qu'Irêne à ces destins ne peut-elle prétendre!

LE COMTE.

Si jamais son bonheur peut dépendre de moi,
Organe de vos vœux, Seigneur, auprès du Roi
Je les ferai valoir ; j'en connais l'importance,
Et pour la cour d'Irêne et celle de la France :

Nous pourrons nous revoir en cet appartement;
Près d'entrer au Conseil je vous quitte un moment.

STAURACE.

Attendons le succès qu'aura cette entreprise,
Ensuite nous verrons à guider Aldalgise.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÊNE, STAURACE.

IRÊNE.

De tous mes soins, dis-moi, trouvant le terme heureux,
Dois-je enfin arriver au comble de mes vœux?
Et des bords de l'Euxin aux rives de la Seine,
Me verras-tu bientôt marcher en Souveraine?
Le Comte à mes projets a-t-il donné les mains?

STAURACE.

Je n'ai rien pénétré de vos futurs destins:
Tout de votre succès me donne l'assurance;
Mais je n'en peux encore offrir que l'espérance.

IRÊNE.

Quelle est douce pour moi! mais qu'il tarde à mon cœur
D'en recueillir les fruits! J'aperçois l'Empereur.

STAURACE.

Madame, à vous chercher peut-être qu'il s'empresse.

IRÊNE.

Va, seuls en ce moment, fais ici qu'on nous laisse!

SCÈNE II.

CHARLES, IRÈNE, LE COMTE ALCUIN.

CHARLES.

Cher Comte, en quel état se trouvent les travaux?
Bientôt sur le fort même, arborant mes drapeaux,
Aurons-nous des Lombards terminé la conquête?

LE COMTE.

Sire, encore un moment, et le combat s'apprête,
Et si j'en crois vos Francs, si jaloux de lauriers,
Sur Pavie aujourd'hui vous aurez les derniers.

IRÈNE.

Sous les yeux d'un héros à jamais invincible,
Grand Prince, à vos Français il n'est rien d'impossible :
Prêts à tout entreprendre, au-dessus des revers,
Ils iraient avec vous enchaîner l'univers.

CHARLES.

Ils marchent seulement où l'honneur les appelle.
Je n'ai jamais, soutien d'une injuste querelle,
Des Princes malheureux dévasté les Etats;
Si la guerre à ma suite en trouble les climats,
La cause en est toujours et noble et légitime;
Je défends ou mon peuple, ou celui qu'on opprime.

IRÈNE.

Qui jamais usa mieux du suprême pouvoir?
Après tant de succès, jaloux de vous revoir,

Si le sort en vos mains n'avait mis la couronne,
Vos plus grand ennemis vous offriraient le trône.
Heureux qui, comme vous, heureux qui peut régner!
Vous en connaissez l'art, daignez me l'enseigner;
Osez enfin montrer au peuple de l'Aurore
Le plus grand des mortels qu'on ait pu voir encore :
Venez dans mes Etats; au bruit de vos vertus,
Vous verrez tous mes Grecs à vos pieds abattus,
De l'admiration vous présenter l'hommage.

CHARLES.

Le salut de mon peuple à d'autres soins m'engage,
Madame, du devoir vous savez que la voix
Sans pitié nuit et jour tyrannise les Rois;
Des autres le repos adoucit les souffrances :
Les travaux, les périls, voilà nos jouissances.

IRÊNE.

Vous devez être, Sire, adoré des Français,
Votre règne est pour eux le plus grand des bienfaits.

CHARLES.

La gloire de mon peuple est le bien où j'aspire,
Et s'il ne m'eût aimé j'abdiquerais l'Empire;
Mais de la Nation vous connaissez les mœurs :
Sous le chaume ignoré, comme au sein des grandeurs;
Fidèle aux Souverains, ce peuple les adore;
Dans le froid des tombeaux son amour brûle encore,
En lui le sentiment est la loi de l'Etat,
Et pour sauver son Roi tout Français est soldat :
Du soleil imitant la course vagabonde,
Avec sécurité, jusqu'aux bornes du Monde,

Je pourrais attirer les armes des Français.
Sans troupes, mes états n'en sont pas moins en paix :
D'un peuple qu'on chérit on craint peu le murmure ;
Absent comme présent son amour me rassure ;
Eh ! quel autre pourrait le rendre plus heureux !
A peine Souverain, j'ai secondé ses vœux.

IRÈNE.

Je le sais : il voulait le culte de ses pères,
Vous avez rétabli ses augustes mystères.

CHARLES.

Romulus fut vaillant ; Numa plus grand que lui,
De l'État sur l'autel fonda l'heureux appui.
Rome, sans ce secours qui lui rendit la vie,
Au second de ses Rois tombait anéantie.
Chez un peuple fameux cet exemple étranger
D'abandonner son culte a montré le danger :
Prince religieux et sage politique,
De Sion le premier j'entonnai le cantique.
Méconnu, le Français avait des ennemis ;
Je les ai tous vaincus ou je les ai soumis.
De son parfait repos en tout tems idolâtre,
Des combats, loin de lui, j'ai porté le théâtre,
Et pour mieux assurer sa gloire et son bonheur,
De son nom, à ce point, j'ai porté la terreur,
Que d'un grand siècle au moins, l'Europe toute entière
Ne verra d'ennemi lui déclarer la guerre.
A de si nobles soins je ne me bornai pas :
Par les armes, sans doute, on défend les Etats ;
Mais pour y maintenir et l'ordre et l'harmonie,
D'un Roi législateur il faut l'heureux génie ;
De sages érudits accourus à ma voix,
Ont enfin relevé l'édifice des lois.

Et le respect qu'on porte à mes capitulaires,
A, de tous les Français, fait un peuple de frères.

LE COMTE.

Ce code dans les camps, écrit et médité,
Est encore un bienfait pour la postérité.
De toutes vos vertus, Sire, l'éclat y brille.
C'est le pacte sacré d'une auguste famille.

IRÊNE.

Son commerce, au berceau, languissait abattu !

CHARLES.

Ma main l'a relevé : mes soins l'ont étendu ;
Et dès que l'étranger en verra l'avantage,
On oubliera celui de Tyr ou de Carthage.

IRÊNE.

Sans appui, les talens végétaient ignorés,
Et l'avare, en faveur, les laissait éplorés.

CHARLES.

Par le luxe aux Etats, si souvent nécessaire,
Du pauvre je l'ai fait le premier tributaire.
En France, où les succès germent sous mes regards,
La reine des cités est le temple des arts.
En quelque rang un jour qu'on l'appelle ou la nomme,
Ses monumens bientôt l'égaleront à Rome.
(*au Comte*).
Oui. Grace, cher Alcuin, à tes soins généreux,
Oui ! du grand Périclès renaît le siècle heureux !
Et sans être jaloux de la gloire d'Athènes,
Nous reverrons briller Sophocle et Démosthènes.

IRÊNE.

Combien sont fortunés les peuples, dont les Rois,
Protégent le savant et l'artiste à-la-fois !

CHARLES.

Sans leurs secours, Madame, on obtient la victoire.
Mais, sans eux, qui pourrait en conserver la gloire ?
De la fille d'Astrée ils tiennent le burin,
Et gravent nos exploits sur des tables d'airain.
Tu connaissais leur prix, noble vainqueur d'Arbelle,
Quand d'Achille honorant la mémoire éternelle,
Tu vins de son tombeau révérer les cyprès !
Heureux ! heureux, dis-tu, dans tes justes regrets.
Heureux ! qui, desirant un grand nom sur la terre,
Trouve pour le chanter les talens d'un Homère.

LE COMTE.

Après tant de faveurs j'oserai l'assurer.
Sire, vous n'aurez point long-tems à desirer.
Le siècle des grands Rois est celui des grands hommes.
Ce que furent les Grecs, aujourd'hui nous le sommes.
De faits prodigieux les arts furent témoins !
Ils étaient inspirés ! Eh ! le serons-nous moins ?
Des demi-Dieux ici la gloire est réunie.
Si le héros d'Homère en créa le génie,
Du Parnasse français quel sera donc l'éclat ?
Sous vos yeux tout sujet veut défendre l'Etat.
Tout sujet, soutenu des accords de sa lyre,
Chantera noblement le héros de l'Empire.

IRÊNE.

Mais par quel art divin, par quels ressorts puissans,
De si vastes Etats sont-ils tous florissans ?
Comment porter enfin l'œil vigilant du trône,
Des rives du Danube aux mers de Barcelone !

CHARLES.

Si des peuples divers, confiés à mes soins,
Si j'ai connu les vœux, satisfait les besoins,
C'est qu'étranger toujours à l'orgueil despotique,
J'ai dédaigné des grands la sombre politique.
Je ne sais point, tyran de mes propres sujets,
Loin d'eux m'ensevelir au sein de mon palais.
Qui cherche à m'éclairer par un avis utile,
Près de son Prince heureux trouve un accès facile.
Les respects d'un esclave enflent la vanité ;
L'humanité des Rois en fait la majesté.

IRÊNE.

Vous êtes né, Seigneur, pour le bonheur du monde.
En brillantes vertus que votre ame est féconde !
Leur aimable ascendant me subjugue à la fin,
Et j'en veux partager la gloire et le destin.
Le bien de mes sujets m'y force et me l'ordonne :
Sire, j'ose à vos pieds déposer ma couronne.
De ma félicité que l'Univers jaloux,
En vous respecte enfin mon maître et mon époux.
Règnez sur mes Etats. Que la Grèce et la France
Ne fassent désormais qu'une même puissance !
Laissez les nœuds d'hymen en former l'union.

CHARLES.

Le desir de la gloire, et non l'ambition,

M'a guidé quelquefois sur les pas d'Alexandre ;
Moins conquérant que lui, je porte un cœur plus tendre.
Des Reines d'Orient il eût pris les Etats ;
Je n'en sais, près de vous, aimer que les appas.
Madame, et si mon cœur avait ce qu'il desire,
Le don qu'il recevrait vaudrait mieux que l'Empire.

IRÊNE.

N'osez-vous l'accepter ?

CHARLES.

N'est-il point, entre nous,
D'obstacle qui s'oppose à des vœux aussi doux ?
Descendue au tombeau, la Reine infortunée,
M'a, sans doute, affranchi des nœuds de l'hymenée.
Mais en suis-je plus libre ? Et pourrai-je en ce jour,
Rallumer ses flambeaux par les mains de l'amour ?
Connaissant mes devoirs, ah ! prononcez vous-même.
Une fois parvenus à la grandeur suprême,
Jamais les Souverains n'ont souscrit de traité,
Que l'intérêt public n'ait été consulté.
Et de tous vos Etats le don ou le partage,
Ne lui sauraient offrir de réel avantage.
Madame, songez-vous que l'abîme des mers,
Nous retient enchaînés dans nos climats divers.
Toujours du Souverain, à si grande distance,
Les peuples écrasés détestent la puissance ;
Et du gouvernement, quels que soient les efforts,
Le trop de latitude en détend les ressorts.
L'excès dans son domaine a perdu la patrie,
Quand Rome aux proconsuls abandonna l'Asie.
Les Princes élevés au trône d'Orient,
Ont-ils pu conserver les peuples d'Occident,

Y réclamerez-vous les droits de Souveraine ?
Les Lombards triomphans ont pris votre Ravenne.
Je ne vous parle point de ces tristes fureurs,
Qui, du temple chez vous, ont souillé les grandeurs.
Mais à tous nos desirs la Nation soumise,
Des Grecs ou des Latins suivra-t-elle l'église,
Ou l'Etat aura-t-il deux pasteurs à-la-fois ?
Que de difficultés aujourd'hui j'aperçois !
A suivre les projets dont l'ardeur vous enflâme,
Qui pourra les lever, dites-le nous, Madame ?

IRÊNE.

Sous des scrupules vains vous cachez un refus.
Sire, de vos exploits, ne vous souvient-il plus ?
Quoi donc ! n'est-ce pas vous qui, bravant les Bulgares,
Retenez asservis les Huns ou les Avares ;
Et qui non satisfait de régir ces Hongrois,
A l'Arabe étranger dictez encor des lois ?
Quoi ! le pouvoir suprême, en vos mains fortunées,
S'étend sur les Germains, passe les Pyrénées ;
Et vous craignez le poids d'un Empire nouveau !
Offert par moi, sans doute, il vous semble un fardeau !
Et votre orgueil superbe eût préféré, peut-être,
Par le droit de conquête y commander en maître.

CHARLES.

C'est me prêter ici d'étranges sentimens !
Si je crains de répondre à vos empressemens,
A Charles, aujourd'hui, rendez plus de justice ;
C'est au bonheur des siens qu'il fait un sacrifice.
Je ne rejette point l'offre de votre main :
J'en dois sentir le prix ; mais en vrai souverain,

Sur un objet si grand, avant que je prononce,
Laissez-moi du conseil attendre la réponse.
Jusque-là permettez qu'au moment du combat,
J'assure, par mes soins, la gloire de l'Etat.

SCÈNE III.

IRÊNE (*seule*).

Tu crois peut-être ici me laisser abusée.
Ton premier mot, ingrat, a trahi ta pensée.
Dédaignant mes Etats, tu refuses ma main!
Par les armes tu veux t'en ouvrir le chemin.
Vainqueur de l'Italie, ici rien ne t'arrête.
Elle en peut aisément préparer la conquête.
Mais avant que le sort t'y fasse parvenir,
Contre un si grand danger sachons nous prémunir.

SCÈNE IV.

IRÊNE, STAURACE.

STAURACE.

Dans mon empressement à peine je respire,
Et viens vous informer d'un bruit sourd qui transpire.
Witikin, ennemi de nos sanglans projets,
A Charle en veut, dit-on, divulguer les secrets.
Le complot arrêté le révolte et l'irrite.
Aux yeux de son vainqueur, il se fait un mérite,
De l'égaler, peut-être, en générosité.
Mais en sauvant ses jours, dans sa déloyauté,

Il veut nous accuser, et vous perdre vous-même.
Dieux ! comment échapper, dans ce péril extrême?
Si vous ne prévenez cet éclat malheureux,
Madame, c'en est fait, nous périssons tous deux !

IRÊNE.

Au premier contre-tems, la force t'abandonne ;
Quel que soit le danger, il n'a rien qui m'étonne.
Contre les coups du sort, voyons à nous armer :
Que l'horreur du péril serve à nous enflammer !
De mes complots, dans peu, la trame est découverte.
Eh bien ! de l'instrument, précipitons la perte.
Notre propre intérêt nous en fait un devoir.
Mille fois le salut est né du désespoir.
D'un lâche accusateur prévenons les murmures :
Nous saurons avec fruit en rompre les mesures.
Je le vois s'avancer. Viens Staurace ; oui, viens,
De le perdre lui-même, arrêter les moyens.
Il faudra que l'Enfer s'arme pour sa défense,
Si je ne viens à bout d'en trahir l'espérance.

SCÈNE V.

WITIKIN, ADALGISE.

ADALGISE.

Ami tendre et sensible, ô mon cher Witikin,
Dans tes bras généreux je me retrouve enfin.
J'ai besoin de conseils quand l'effroi m'environne ;
C'est aux tiens seulement que mon cœur s'abandonne.

Tu sais, tu sais quel fer en mes mains est remis ;
Tu sais ce qu'on exige, et ce que j'ai promis.
Pour consoler mon père et servir ma Princesse,
Me faut-il aujourd'hui, sans crainte, ou sans faiblesse,
Au cœur de Charles même, enfonçant le couteau,
Du plus noir attentat, m'inposer le fardeau ?
Je ne puis m'y prêter et ma main s'y refuse.

WITIKIN.

Ici, de ta jeunesse à quel point on abuse !
Adalgise, crois-moi, n'écoutant que son cœur,
L'homme probe est toujours au chemin de l'honneur ;
Suis du tien, aujourd'hui, la voix tendre et sévère,
Sans doute elle est du ciel un avis qui t'éclaire.
Mais quand, dans ce palais, d'un projet inhumain,
Tout n'aurait pas rendu le succès incertain ;
Quel fruit en vont tirer ton père et ta patrie ?
Sauras-tu des Français enchaîner la furie ?
Irène pourra-t-elle échapper à la mort ?
Si toutefois, déjà maîtresse de son sort,
Elle n'a pris le soin d'assurer sa défense,
En te dévouant seul à leur juste vengeance :
Car s'il faut avec toi s'énoncer librement,
De ses déloyautés tu n'es que l'instrument.

ADALGISE.

A ses nobles projets, quoi ! la Reine infidelle !

WITIKIN.

Oui ! victimes ici d'une ruse cruelle,
Nous avons tous été trahis, abandonnés ;
Et les traits des méchans nous ont environnés.

Si tantôt leur fureur n'eût trompé mon courage,
Sur Charles à présent nous aurions l'avantage.
Rien ne m'est échappé. Dans le fort du combat,
De ta Reine j'ai vu le perfide soldat,
Ou laisser sans appui nos lignes entamées,
Ou dans les rangs de Charle écraser nos armées.

ADALGISE.

Ah! peut-on jusque-là se montrer prévenu,
Et d'un crime si noir accuser la vertu?

WITIKIN.

Quelle vertu, grands Dieux! que celle d'une femme,
Qui, d'un amour funeste en attisant la flamme,
Au dernier des forfaits te conduit pas à pas,
Ou te livre elle-même aux horreurs du trépas.
D'un cœur novice encor faut-il que le délire,
Sur un front si pervers, t'ait empêché de lire?

ADALGISE.

Ah! du tien, contre Irêne, écarte le soupçon.
Trop de zèle a peut-être égaré sa raison;
Elle aura moins voulu me conseiller un crime,
Que m'arracher moi-même au malheur qui m'opprime.

WITIKIN.

O! déplorable sort d'un cœur né généreux!
Tu ne peux soupçonner un piége dangereux.
Dans Irêne tu mets ton espérance unique.

ADALGISE.

Je connais son amour:

WITIKIN.

Et moi sa politique.
Quel est son intérêt à changer ton destin,
C'est de Charle aujourd'hui qu'il lui faudrait la main.
Et crois qu'à ce projet, son ame résolue,
Jamais un seul instant ne l'a perdu de vue.
Voilà ce qu'aisément tu pouvais entrevoir,
Si l'amour sur ton cœur eût eu moins de pouvoir.
Va! ses plans sont tracés par une main habile,
Et de sa trahison j'ai trop vu le mobile.

ADALGISE.

Une femme, dis-moi, qu'on aime éperduement,
Pouvait-elle à ce point abuser un amant?

WITIKIN.

Sur un trône usurpé quelle femme est fidelle?
Jamais l'ambition ne fait rien que pour elle.
De la nature même elle outrage les droits:
Juge si de l'amour elle écoute la voix!

ADALGISE.

Les objets, au combat, sont aisés à confondre,
Et de la vérité souvent qui peut répondre?
Mais si Charles devait prétendre à ses appas,
Contre lui, ce matin, eût-elle armé mon bras?

WITIKIN.

Qui l'en eût empêché, si ton repos la blesse:
D'un serpent tortueux redoute la souplesse.

Fuis d'un lâche ennemi les perfides secrets ;
Et si tu veux encor, t'épargnant des regrets,
Recouvrer l'innocence ou la conserver pure,
Adalgise, il est tems, remets, je t'en conjure,
Oui, remets en mes mains, ce fatal instrument,
Qu'osa t'offrir ce monstre en ton aveuglement.

ADALGISE.

En tes mains, tu le veux, ami, je le dépose ;
Et de tous mes destins sur toi je me repose.
Mais on approche : ô ciel ! dérobe à tous les yeux
D'un forfait, qui n'est plus, ce témoin dangereux.

SCÈNE VI.

CHARLES, WITIKIN, ADALGISE, LE COMTE ALCUIN, SUITE.

CHARLES.

Si le Roi, dans le fort, s'obstine à se défendre,
Amis, pour l'en chasser, osons tout entreprendre ;
Et prenant les moyens les plus prompts, les plus sûrs,
Avançons assez près pour en battre les murs.
Si dans tous les combats, vaincre est ma destinée,
Par ce dernier succès terminons la journée.

LE COMTE.

Si pour vous, du premier, l'éclat est assez beau,
Sire, de celui-ci, laissez-nous le fardeau.
Et pour notre intérêt, celui de la couronne,
Livrez moins aux périls votre auguste personne.

De nos félicités, ah! si l'Enfer jaloux
Laissoit un trait mortel arriver jusqu'à vous,
Quels seraient aujourd'hui les destins de la France?
En vous elle a fondé sa plus belle espérance.
Du héros qui lui prête un si puissant secours,
O! Prince généreux, n'exposez plus les jours!
Sans appui, trop long-tems, en sa triste agonie,
Elle aurait succombé, sans votre heureux génie.
Par vous elle a revu sa gloire et son repos,
Ne la replongez point en des malheurs nouveaux.

CHARLES.

Que dis-tu! des Français quand je suis à la tête,
C'est à moi d'affronter les vents et la tempête:
Un Roi, de son pays est le premier soldat;
C'est le défenseur né du peuple et de l'Etat;
C'est l'appui naturel des droits de la patrie.
Me faut-il imiter ces tyrans de l'Asie,
Qui, de leur palanquin, au sommet des côteaux,
Du sang qu'ils font couler contemplent les ruisseaux;
Ou bien aime-tu mieux qu'à leur exemple encore,
Tranquille en son palais ton Roi se déshonore,
Et qu'il ose, étranger à ses propres guerriers,
De leur main généreuse attendre ses lauriers?
Heureux ceux qui n'ont tous qu'une même fortune!
Le péril partagé rend la gloire commune.
Quel soldat osera se plaindre de son sort,
Quand son Roi, sur le roc, et s'étend et s'endort,
Ou que, durant la nuit, sous une humble chaumière,
Avec lui du soleil il attend la lumière?
Cher Comte, tu le sais, après de longs débats,
Que de fois j'y réglai le destin des Etats!

Que de fois, de mon peuple, en essuyant les larmes,
Du bonheur d'être aimé j'y savourai les charmes!
D'abandonner vos rangs ne me parlez jamais:
Un Roi n'a rien à craindre au milieu des Français.
(*A Witikin*).
Si le sort parmi nous, Witikin, t'eût fait naître,
Tu ferais avec eux la gloire de ton maître;
Mais de te voir un jour enlacé dans nos bras,
Non, malgré tes chagrins, ne désespérons pas;
Le tems peut tout changer: ta valeur magnanime
De ton propre vainqueur t'a mérité l'estime.
Le destin des combats à mes lois t'a soumis;
Plus juste, je t'élève au rang de mes amis;
De mon trône je veux que l'éclat t'environne,
Et de toi faire un jour l'appui de ma couronne:
De ces justes desirs crois le gage certain,
Lorsqu'en t'ouvrant son cœur Charles t'offre sa main.

WITIKIN.

Dût-on le prendre ici pour un nouvel outrage,
De ne l'accepter pas, oui j'aurai le courage:
En la prenant, tout autre, au milieu des sermens,
Aurait pu de son cœur farder les sentimens.
Elevé loin des Cours, au sein de la nature,
Je n'ai point su me faire un art de l'imposture.
Je n'irai point encor, plein d'un juste courroux,
Comme un timide esclave embrasser tes genoux:
Ce serait te tromper; peut-être je t'étonne?
Mais si je dois fléchir, attends que je pardonne.

CHARLES.

Et toi, jeune Lombard, dont je plains le malheur,
Veux-tu de ses transports, imitant la fureur,

Contre moi conserver une haine implacable,
Et refuser ici mon appui secourable.

ADALGISE.

Quoique par tes succès, accablé, malheureux,
Je connais tout le prix d'un bienfait généreux;
Mais dût même à l'instant m'écraser ta colère,
Je ne veux rien de ceux qui combattent mon père.

CHARLES.

Encor en mon pouvoir, au milieu du danger,
Vous me bravez, ingrats, et m'osez outrager!
Mais ne craignez-vous point qu'en lassant ma clémence,
Vos mépris à la fin n'attirent ma vengeance?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, IRÊNE.

IRÊNE.

Tout l'appelle, Seigneur; au sein de ce palais
Une main sacrilége a rassemblé ses traits;
Si nous ne détournons le coup qui se prépare,
Charles tombe frappé de la main d'un barbare.

LE COMTE.

Vous me faites frémir, Madame; dites-nous
Quel monstre furieux?

IRÊNE.

Sire, il est devant vous.

Avec vos assassins, pour renverser l'Empire,
C'est le fils du Roi même, oui, c'est lui qui conspire.

CHARLES.

Adalgise, est-il vrai?

ADALGISE.

O! comble de l'horreur!
Je conspire, Madame!

IRÊNE.

Vois bien si, dans l'erreur,
Je suis, en t'accusant, coupable d'injustice :
Reconnais et le seing et l'aveu d'un complice.

ADALGISE.

Staurace, ô Dieu puissant!

IRÊNE (*lisant le billet*).

« S'il en est tems encor,
« Courez avertir Charle, et prévenez sa mort :
« Retenez Adalgise ».

ADALGISE.

Ah! Madame! est-ce un songe?
Peut-on avec moins d'art appuyer un mensonge?

IRÊNE.

Démens donc le poignard qu'il t'offrit ce matin,
Et que ta main prudente a caché dans ton sein!

ADALGISE.

Ordonnez, Sire.

WITIKIN (*à part, sur le devant de la scène*).

O juste! ô sage providence!
Par moi tu voulais donc protéger l'innocence!
Tu voulais la sauver, quand, hélas! tu permis
Que ce fer homicide en mes mains fut remis!

ADALGISE.

Oui, Sire, en ce moment, ah! je vous en conjure,
De ce fait important ordonnez qu'on s'assure.
Non! je n'ai point, Seigneur, ce poignard assassin
Qui pourrait d'un forfait indiquer le dessein.

CHARLES.

Qui l'a donc!

WITIKIN.

Moi, Seigneur, je l'ai pour contredire
Les atroces projets d'une femme en délire :
Le voici.

(*Il le jette.*)

CHARLES.

C'est donc toi?

IRÈNE (*étonnée, mais se remettant bientôt*).

Sire, en douterez-vous?
Sa main, sa main voulait porter les premiers coups.

WITIKIN.

Femme indigne de vivre, à jamais exécrable!
Oses-tu m'imputer un crime abominable?

CHARLES.

Mais l'instrument fatal, tu l'avais Witikin?
De qui l'as-tu reçu? d'où te vient-il enfin?

WITIKIN.

De l'apprendre de moi ne te mets pas en peine,
Tu le sauras bien mieux de la bouche d'Irène.

IRÈNE.

Méchant, quoique la guerre ait uni nos drapeaux,
Contre Charle ai-je dû partager vos complots?
Quand au plus doux espoir mon ame abandonnée,
L'appelait dès long-tems aux autels d'hyménée?

ADALGISE.

A-t-on un cœur si noir avec autant d'appas?

CHARLES (*à Irène*).

A vous justifier ne vous abaissez pas;
Non, Madame : souvent, dans le rang où nous sommes,
Il nous faut mépriser l'audace de ces hommes,
Qui, pour cacher leur crime ou prolonger leurs jours,
Aux moyens les plus vils ont aisément recours.
(*A Witikin*).
Voilà donc, malheureux, le zèle qui t'enflamme!
Ces nobles sentimens dont se paraît ton ame!
Ma main de ses bienfaits allait t'environner,
Et la tienne, aujourd'hui, devait m'assassiner!

Je ne m'étonne plus de ton nouvel outrage,
Et je vois d'où partait ton superbe courage :
Par avance goûtant les doux fruits de ma mort,
Tu te croyais déjà l'arbitre de ton sort.
Imprudent ! pensais-tu que la France outragée,
Dans les flots de ton sang ne l'aurait pas vengée ?

WITIKIN.

Charles, je t'avais cru plus grand, plus équitable.
Je me dis innocent, et tu me crois coupable !

CHARLES.

De ta sincérité quels garans offres-tu !

WITIKIN.

J'en ai de bien puissans : ma vie et ma vertu.
Que te faut-il encor ?

ADALGISE.

Au nom de la justice,
Au moins sauvez ses jours, et que seul je périsse !
Sans lui, sans lui, Seigneur, éperdu, furieux,
J'allais plonger.....

WITIKIN.

Arrête, arrête, au nom des Dieux !
Trop souvent, sans rougir, on ne peut se défendre.
Et jusques là, réponds, est-ce à nous à descendre ?

LE COMTE (*examinant le poignard qu'il a ramassé, et le montrant.*)

Mais quel indice affreux sur l'homicide acier.
(*Il lit*).
« Au cœur de l'ennemi plonge-moi tout entier ».

CHARLES.

Dis, de vos attentats la preuve est-elle sûre?

WITIKIN.

On t'aveugle à ce point, et tu crois l'imposture!

CHARLES.

Vous craignez la pitié de mon cœur généreux;
Jusqu'au dernier moment vous me bravez tous deux.
Allez, de vos forfaits allez chercher la peine.
Au conseil souverain, gardes, qu'on les entraîne;
Qu'on les livre à l'instant à la rigueur des lois.
Vous osez insulter la majesté des Rois!
De vos cœurs ma clémence a trop servi la rage;
Tremblez, tremblez, ingrats, j'en vengerai l'outrage.

WITIKIN.

Adieu: puissent les Cieux à jamais irrités,
Egaler tes malheurs à tes prospérités!

ADALGISE (*à Iréne*).

Toi, dont le souffle impur obscurcit la lumière,
Monstre encor inconnu dans la nature entière,
Puisse-tu sur le bord des gouffres infernaux,
De ton affreux hymen allumer les flambeaux!
Oui, que dans ses horreurs la plus noire tempête
Se hâte d'en ouvrir et terminer la fête;
Et que mille serpens, vrais fruits de tes amours,
Te dévorent le cœur au dernier de tes jours.
Voilà les tendres vœux que t'offre dans son ame,
L'amant abandonné dont tu trahis la flâme.

CHARLES (*avec étonnement*).

Madame, il vous aimait !

IRÊNE.

Son cœur audacieux,
Aura si haut peut-être osé porter ses vœux ;
Mais à les écouter, Sire, vous devez croire
Qu'Irêne jusque là n'a pas flétri sa gloire.

CHARLES (*au Comte*).

As-tu de Witikin vu le noble abandon ?
Du crime, si ce fer n'appuyait le soupçon.....

IRÊNE.

Pour en trouver la preuve interrogez Staurace.
Sire, de vous tromper il n'aura point l'audace.
Par lui vous saurez tout.

LE COMTE.

Ah ! quelle atrocité !

CHARLES.

Dieux ! que ne puis-je encor chercher la vérité !

IRÊNE.

Aucun nuage ici n'obscurcit sa lumière ;
Mais dans peu je reviens vous l'offrir tout entière.

SCÈNE VIII.

CHARLES, LE COMTE ALCUIN.

CHARLES.

Witikin ! Adalgise ! ah ! trop malheureux jour !

LE COMTE.

Qu'il faut plaindre les Rois les plus dignes d'amour !
Ah ! dans Rome adorés, ne vivant que pour elle,
Nerva comme Antonin, Trajan et Marc-Aurelle,
Furent tous menacés du fer des assassins.
Des plus grands des mortels seraient-ce les destins ?

CHARLES.

Je n'ai point, tu le sais, un cœur dur et farouche.
De ces infortunés le triste état me touche.
Sur les degrés du trône, élevé près de moi,
Veux-tu me soulager et consoler ton Roi ?
De l'absolu pouvoir arrête l'influence,
Et s'ils sont innocens va prendre leur défense.
Sois auprès du conseil leur soutien généreux.
On a besoin d'appui quand on est malheureux.

LE COMTE.

O ! quel Prince eut un cœur et plus noble et plus tendre !
Sire, qu'à tous vos vœux il est doux de se rendre.
J'obéis, je le dois ; mais Français et soldat,
Me faut-il vous quitter au moment du combat ?

CHARLES.

Défendre l'innocent, ou lui sauver la vie,
C'est toujours triompher, et servir la patrie!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, LE COMTE ALCUIN.

CHARLES.

Viens me féliciter de mes succès nouveanx :
La Victoire constante a suivi nos drapeaux,
Et la tâche des miens, si noblement remplie,
Me rend maître aujourd'hui de toute l'Italie :
Le fort est pris enfin ; l'ennemi s'est rendu.
J'admire les Français : comme ils ont combattu !
Mais, cher comte, faut-il que sur la brèche ouverte
Le Monarque Lombard ait rencontré sa perte.

LE COMTE.

Faut-il, quand la valeur honore vos succès,
N'avoir à vous offrir que de tristes regrets ?
Du malheur accablé, votre auguste clémence
M'a daigné confier l'honorable défense ;
Mais vainement....

CHARLES.

Eh bien ! ces deux infortunés !

LE COMTE.

Hélas ! à l'instant même ont été condamnés.

Prince, je l'avouerai, si l'un avec courage,
De l'accusation a repoussé l'outrage ;
L'autre, avec cet accent que prend la vérité,
A détruit le soupçon de la complicité.
Mais entre eux le concert et l'amitié fidelle,
Contre vous et l'Etat leur haine naturelle,
Le billet de Staurace et le couteau fatal,
Tout montrait de leur part un projet infernal.
Et comment résister à cette voix qui crie :
Ne pas venger les Rois, c'est perdre la patrie.
Non, je ne prétends point ici légèrement
D'un oracle sacré fronder le jugement,
Peut-être que Dieu seul en connaît l'injustice ;
Mais si je puis, Seigneur, parler sans artifice,
Et de l'humanité faire entendre la voix,
Il m'a paru sévère : ainsi donc, quelquefois,
Les preuves d'un délit, pour être légitimes,
N'en accablent pas moins d'innocentes victimes !
En cet affreux état, Prince, permettez-vous
Qu'Adalgise paraisse et tombe à vos genoux ;
Des faveurs qu'il réclame, hélas ! c'est la première,
La refuserez-vous à son heure dernière ?

CHARLES.

Tu ne l'ignores point, en tous les tems, pour moi,
Soulager le malheur, fut ma première loi.
Qu'il vienne sur tes pas.

LE COMTE.

A l'istant même, Sire,
Ses gardes, par votre ordre, ici vont l'introduire.

CHARLES.

D'un pareil attentat faut-il me souvenir !
Heureux les Souverains qui n'ont point à punir.

SCÈNE II.

CHARLES, ADALGISE, LE COMTE ALCUIN.

ADALGISE.

Accablé sous le poids d'une loi rigoureuse,
Non ! de votre pitié si souvent généreuse,
Je ne viens point, Seigneur, implorer le secours ;
A quoi me servirait de prolonger mes jours,
Quand des Cieux aujourd'hui, le courroux trop sevère,
Me ravit à la fois et le trône et mon père ?
De ma triste fortune, en traînant les débris,
De l'Univers irai-je essuyer les mépris,
Et d'Etats en Etats, dévorer en silence,
Ou le blame des Rois, ou leur indifférence ?
Les Grands, qui, du malheur, supportent le fardeau,
N'ont d'autre asyle heureux que celui du tombeau.
Mais avant que la mort y déposât ma cendre,
En faveur d'un ami j'ai dû me faire entendre.
Le coup qui dans l'instant va terminer mon sort,
Doit aussi le livrer aux horreurs de la mort.
Cependant l'ordre affreux, l'ordre de son supplice,
Est, je puis l'attester, une atroce injustice.
Au-devant de mes pas s'ouvre l'éternité,
Je vais tomber aux mains du Dieu de vérité.

Jugez, Sire, jugez si par ma voix impure,
Si j'oserais servir d'organe à l'imposture!

CHARLES.

Comment se fait-il donc que le fer assassin
Se soit si promptement retrouvé dans sa main?

ADALGISE.

Vous daignerez m'entendre: et de son innocence,
Bientôt à vos regards paraîtra l'évidence.
A peine de la guerre on entendit la voix,
Qu'en ces tristes climats, vos rapides exploits,
Entraînèrent soudain le malheur de nos armes.
Croyant trouver des cœurs sensibles à nos larmes,
Je cherchai les faveurs d'une perfide Cour.
Pour un cœur jeune encor, ô dangereux séjour!
C'est-là, Seigneur, c'est-là que, dans ma folle ivresse,
J'ai sucé le poison d'une aveugle tendresse.
Irêne me promit la fin de mes revers.
Porté sur ses vaisseaux, je repassai les mers.
Echappé mille fois au péril des naufrages,
Bientôt de Witikin j'abordai les rivages.
Le malheur sut toujours compâtir au malheur:
M'accordant des secours, il sut gagner mon cœur.
En ses nobles traités, toujours grand et fidèle,
Il s'est fait un devoir de venger ma querelle.
Dieux! avec quelle ardeur ne l'a-t-il pas rempli?
Et faut-il que du sien, dans un perfide oubli,
Aux noires trahisons, Irêne accoutumée,
Ait de ses alliés abandonné l'armée?
Mais puis-je bien ici dire ce qu'elle a fait?
Frémissez: à ses yeux c'est à peine un forfait.
Dites-nous si l'Enfer, dans sa rage ennemie,

A vomi sur la terre un plus affreux génie !
De son trône avili succombant sous le faix,
Elle voulait un jour règner sur les Français.
Et de l'ambition écoutant le délire,
Réunir par l'hymen et l'un et l'autre empire.
Avant tout il fallait écraser les Lombards.
C'était dans ce dessein qu'au pied de nos remparts,
Elle avait, arborant ses aigles trop funestes,
De nos faibles secours anéanti les restes.
Du malheur qui m'accable en nos états détruits,
Pour jouir à la fois et recueillir les fruits,
Il fallait à ses vœux une main asservie,
Qui bientôt du vainqueur osât trancher la vie,
Si la gloire et l'éclat de sa prospérité
Lui faisaient dédaigner un hymen projeté,
Ou portait quelqu'ombrage à sa grandeur suprême.
Il faut bien l'avouer, oui, Sire, c'est moi-même,
Qui durant un moment, par l'amour égaré,
Lui promis contre vous un bras dénaturé.
Je ne vous dirai point ce que souffrit mon ame,
Combien l'honneur long-tems sut combattre ma flamme,
Que pour me vaincre enfin, la beauté dans les pleurs,
Vint m'abuser du cri de ses feintes douleurs,
Et que pour enhardir mon trop faible courage,
De l'Empire elle osa m'offrir l'heureux partage.
O desseins criminels ! O déplorable jour !
Pourquoi dans ses transports ai-je écouté l'amour ?
Ah ! périsse à jamais sa mémoire et son temple !
Puisse les cœurs frappés d'un si terrible exemple,
N'en écouter jamais les lâches sentimens
Et s'épargner l'horreur de mes égaremens !
Mais ce que devant vous je ne saurais plus taire ;
Ce que je puis jurer par le Ciel qui m'éclaire,

C'est que par les remords, dévoré, combattu,
Si je ne trahis point l'honneur et la vertu ;
Si, tout prêt à frapper, j'abandonnai le crime,
Witikin le voulut et sauva la victime.

CHARLES.

Quoi ! c'est lui !

ADALGISE.

Qui pour vous, redoutant le trépas,
Dans son zèle prudent, a désarmé mon bras.

CHARLES.

Quel étrange discours ! Poursuis, je t'en conjure,
Et d'un tableau si neuf, achève la peinture.

ADALGISE.

Sire, je vous l'ai dit, dans mon cœur agité,
Combattait puissamment la tendre humanité.
Mais craignant à la fois et ma lâche faiblesse,
Et d'un monstre infernal la trop coupable adresse,
Witikin m'arracha ce fer si dangereux
Qui, Seigneur, aujourd'hui nous a perdus tous deux.
Voilà, Sire, voilà le crime épouvantable,
L'attentat criminel dont sa main est coupable.
Complice, rien ici ne l'aurait condamné ;
Innocent, généreux, il est assassiné.
O, d'un sort inhumain, déplorable injustice !
Dans les fers faut-il donc que la vertu gémisse ?
Pour venger ce forfait à vos yeux si nouveau,
Deviez-vous nous offrir, par la main d'un bourreau,
La coupe du trépas avec l'ignominie ?
Vous lui donnez la mort : il vous sauva la vie !

Mais je n'en rougis point. De votre honneur jaloux,
Dans ces derniers momens j'embrasse vos genoux.
Ah! laissez-vous fléchir! qu'une tache si noire,
Jamais de vos beaux jours ne souille la mémoire.
Un héros aussi grand ne saurait la ternir.
Il n'est qu'un criminel; c'est moi qu'il faut punir.
Si je marche au supplice, ah! que votre clémence,
M'épargne au moins l'horreur d'y trouver l'innocence!

CHARLES.

En surprenant mon cœur, tu voudrais l'émouvoir,
D'un aveu si tardif, peux-tu te prévaloir?

ADALGISE.

Eh! pouvais-je parler, quand un orgueil farouche,
Indigné du soupçon, m'avait fermé la bouche?

CHARLES.

Ton esprit trop fécond se plaît à m'abuser.
Quel intérêt la Reine a-t-elle à t'accuser?

ADALGISE.

Quel intérêt! Seigneur, hélas! le plus inique!
D'Irène, concevez l'horrible politique.
Pour s'attacher le bras par son audace armé,
Elle excitait le feu qu'elle avait allumé.
Dès que de votre hymen eût brillé l'espérance,
Ce monstre, d'un cœur pur, nous montrant l'assurance,
Oubliant de sa foi les funestes garans,
De la tombe m'ouvrit les gouffres dévorans.
C'est ainsi qu'avec moi, dans le fond de l'abîme,
Elle espérait cacher l'instrument de son crime.

Pour les faibles mortels, O terrible leçon !
Dans l'ombre le méchant souffle la trahison :
Pour en jouir en paix, ah ! bientôt le barbare,
Ecrase ou fait tomber la main qui la prépare.

CHARLES.

A ce point pouvais-tu porter l'aveuglement ?

ADALGISE.

Et qui ne connaît pas les erreurs d'un amant ?
Que peut-il refuser à l'objet de sa flamme ?
Français, ignorez-vous le pouvoir d'une femme ?
Par elle, à nos devoirs, arrachés ou rendus,
Nous servons ses fureurs, ou suivons ses vertus.
Dans les jours orageux d'une ardente jeunesse,
Heureux qui sans orgueil, dédaignant la richesse,
Et d'innocens plaisirs, cherchant la volupté,
Dans les bras de l'honneur a trouvé la beauté.

CHARLES (*au Comte*).

Un moment dans le tien que mon cœur se soulage !
Ami, quel intérêt inspire son langage ?
Seraient-ils innocens ? Dieu ! l'aurais-tu permis ?
O Juge souverain, à qui tout est soumis !
Et qui des malheureux est l'espoir et le père,
Dans ce moment, hélas ! que ta vertu m'éclaire !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Pour vous, Sire, un billet est remis à l'instant.
Staurace, qui l'écrit, l'a baigné de son sang.

CHARLES.

Ah! donne : je frémis. Dieu! que va-t-il m'apprendre?

SCENE IV.

CHARLES, LE COMTE ALCUIN.

CHARLES (*lisant*).

« Sire, avant qu'au tombeau la mort m'ait fait descendre,
» Et dans la sombre nuit ait pu m'anéantir,
» Ah! daignez écouter la voix du repentir.
» D'un billet trop fatal évitez la surprise :
» Sauvez, s'il en est tems, Witikin, Adalgise.
» Faussement accusés, l'un et l'autre aujourd'hui,
» Contre un monstre odieux, méritent votre appui.
» Mais lorsque je l'accuse à mon heure suprême,
» D'Irène, en ce moment, craignez tout pour vous-même.
» Agent de ses forfaits, du Ciel abandonné,
» Je meurs, ô Dieu vengeur, par elle assassiné »!

Dis, as-tu vu jamais plus horrible furie ?
Quel tigre l'enfanta, quel démon l'a nourrie ?
O ! vous qui de la loi confirmez les décrets,
Vantez-nous aujourd'hui, vantez-nous vos arrêts !
Witikin, moi, j'ai pu provoquer ta sentence !
Mais rassure-toi, rien ne flétrit l'innocence.
Régulus, à Carthage, a demandé des fers,
Sous leur poids, Régulus illustra ses revers.
Les tiens me sont affreux. Il est tems qu'ils finissent,
Et de tes assassins que les complots périssent.
Par un indice faux, si j'ai pu m'égarer,
C'est moi seul, oui, c'est moi qui dois tout réparer.
(*Aux Gardes*).
D'Adalgise, à l'instant, allez briser les chaînes.

SCENE V.

ADALGISE, LE COMTE ALCUIN.

LE COMTE.

Des méchans, Dieu, rendez les espérances vaines.
De tout votre pouvoir aujourd'hui soutenez,
Deux amis généreux, à périr condamnés.
Et dans votre courroux, faites voir à la terre,
Qu'en vos puissantes mains repose le tonnerre ;
Que celui qui de vous se rit insolemment,
Trouve, de ses forfaits, le juste châtiment.

ADALGISE.

Ennemi généreux, dont la noble assistance
M'a si bien soulagé du poids de ma souffrance.

Comment puis-je jamais m'acquitter envers vous ?
Sans états, et privé de mes biens les plus doux.....

LE COMTE.

D'un Prince malheureux, ah ! l'honorable estime,
Pour un cœur noble et pur est un tribut sublime.
J'ai toutes les faveurs de la félicité,
Quand j'ai, dans ses revers, servi l'humanité.
Si souvent le soldat l'outrage sous les armes,
Qu'il brûle à son retour d'en essuyer les larmes !

ADALGISE.

Aux talens qu'il est beau de joindre les vertus !
Heureux qui peut marcher sur les pas d'un Titus !
Comme lui dans l'arêne, à la faible innocence,
Prêter l'heureux secours d'une mâle éloquence,
Et faire triompher la puissance d'un art,
Qui jadis commença la gloire de César !
Je ne sais quel destin me réserve la France.
Attendez tout, Seigneur, de ma reconnaissance.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Comte, de votre bras prêtez-nous le secours,
Charles est en danger, on attente à ses jours.

LE COMTE.

O Français ! quelle main téméraire et cruelle?...
Courons tous arrêter une trame nouvelle.

SCÈNE VII.

ADALGISE (*seul*).

Dieux ! à peine échappé de la main des bourreaux,
Me faut-il retomber en des malheurs nouveaux ?
Et mon sort est-il donc à ce point déplorable,
Qu'en perdant mon vainqueur j'en sois plus misérable.
En un jour, en un seul, ah ! que d'événemens
Faut-il que chacun d'eux ajoute à mes tourmens ?

SCÈNE VIII.

IRÊNE, ADALGISE.

ADALGISE (*apercevant Irêne*).

Femme indigne du jour et que mon cœur abhorre,
Dis, quel crime nouveau peut t'amener encore ?
Barbare, de tes mains viens-tu me déchirer ?

IRÊNE.

Insensé, de l'erreur je viens te retirer.
Pensais-tu, malheureux, qu'à te perdre acharnée,
Je voulusse aujourd'hui trahir ta destinée ?
En t'accusant, ingrat, j'assurais ton bonheur ;
Tu ne connaissais pas le secret de mon cœur.

ADALGISE.

Son secret ; ah ! grand Dieu ! je l'ai trop vu paraître !
Ni de toi ni des tiens je ne veux rien connaître.

D'un scélérat on peut être dupe une fois ;
Mais la seconde on sait résister à sa voix.
Tu crains que le hasard ne me sauve la vie,
Tu viens t'en assurer par une perfidie.

IRÊNE.

De ta sombre fureur j'excuse le transport.
Tu ne sais pas qu'ici, maîtresse de ton sort,
Je puis, t'offrant enfin une main tutélaire,
Aujourd'hui te remettre au trône de ton père ;
Que Charles à l'instant, à mes soldats livré,
Va tomber sous les coups d'un bras bien assuré.
Et que pour réussir en pareille entreprise,
Dans ce même palais toute mesure est prise.

ADALGISE.

Malheureuse ! fuis-moi : va tu me fais horreur !
J'ignore, en ce moment, qui doit être vainqueur ;
Mais, dût Charles tomber sous ta main criminelle,
Je t'abjure à jamais, et je ne veux rien d'elle.

IRÊNE.

Qu'oses-tu dire ! Crains par des vœux indiscrets,
De t'être préparé de funestes regrets.
(*à part*).
Tremble : d'un insolent, d'un lâche téméraire,
Mes Grecs victorieux sauront bien me défaire.
(*apercevant Charles avec les Français*).
Dieux ! mes soldats vaincus ! où fuir, où me cacher ?

SCÈNE IX.

CHARLES, WITIKIN, ADALGISE.

WITIKIN (*avec surprise*).

Irêne devant nous !

CHARLES.

Laisse la s'échapper.
Ses remords suffiront pour dévorer son ame.
Ne souille pas ta main par le sang d'une infâme.
Quelquefois il est grand de ne se venger pas :
En pardonnant, mon Dieu, mourut pour des ingrats.
(*aux gardes.*)
Allez : que ses vaisseaux repoussés du rivage,
Aux murs de Constantin révèlent son outrage.
Witikin, ah ! sans toi, sans ton heureux secours.....

WITIKIN.

De mon libérateur j'ai dû sauver les jours.

CHARLES.

J'affligeai trop les tiens !

WITIKIN.

Je te les abandonne.
Je serai, tu l'as dit, l'appui de ta couronne.
Afin qu'à tes desirs, Charle, il ne manque rien,
Vaincu par tes vertus, je me ferai Chrétien.
S'il est différens Dieux, nous, nous aurons le même.
Viens, qu'au pied des autels l'eau sainte du baptême,
Dissipe mes erreurs ou mon aveuglement.

CHARLES.

O ! toi par qui s'opère un si grand changement,
Si je puis en ton sein ramener l'infidelle,
Des conquêtes, pour moi, mon Dieu ! c'est la plus belle.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE ALCUIN.

LE COMTE.

Le peuple accourt en foule au sein de ce palais :
Il demande à grands cris le Monarque Français.
Dans son empressement il brave vos cohortes,
Et je crains qu'à l'instant il ne brise nos portes.

CHARLES.

Laisse-le pénétrer : son hommage flatteur,
Est ce qu'il peut offrir de plus doux à mon cœur.

SCÈNE XI, *et dernière.*

LES PRÉCÉDENS, *un* SOLDAT LOMBARD, LE PEUPLE.

LE SOLDAT.

Graces à tes exploits, aujourd'hui l'Italie,
Avec la France en paix va marcher réunie.
Dût en gémir la Grèce en son dépit amer,
Nous mettons à tes pieds la couronne de fer.
De ses derniers Lombards laisse la main rustique,
T'offrir ce monument de leur grandeur antique.

CHARLES.

O ! peuple généreux ! je l'accepte en ce jour,
Comme un gage sacré de ton fidèle amour.
Sous tes yeux que la gloire à jamais l'environne !
Je la conserverai, c'est Dieu qui me la donne.
(*à Adalgise*).
Adalgise, taris la source de tes pleurs,
Et partage avec moi le poids de ces grandeurs.
Vice-Roi des Lombards, fais qu'ici tout prospère !
Et viens, dans ton vainqueur, embrasse un second père !

ADALGISE.

Sire, vous m'accablez ! quel ami peut jamais,
D'un ennemi si grand égaler les bienfaits ?
Leur éclat trop brillant peut décevoir mon âge ;
Permettez qu'avec moi le Comte les partage.

CHARLES.

C'est me priver, ami, du plus digne soldat.
N'importe, qu'il t'apprenne à gouverner l'Etat.
(*à Witikin*).
De l'Elbe, si tu veux, suis la rive chérie,
Witikin, de mon joug j'affranchis ta patrie.
J'ai su la conquérir : reprends-la de ma main.
Pour le bonheur des tiens je t'en fais Souverain.
De la religion rangé sous les bannières,
Propage à l'avenir ses divines lumières.

WITIKIN.

A tant de grandeur d'ame, ah ! qui peut aspirer ?
Magnanime héros, puis-je assez t'admirer ?
Au dessus de César, au temple de mémoire,
Ton nom sera gravé des mains de la victoire.

Avec tes ennemis, désarmés et vaincus,
Tes peuples enivrés chanteront tes vertus;
Et l'Univers fixant ta dernière campagne,
Va, comme nous enfin, te nommer Charlemagne.

LE PEUPLE.

UNE VOIX.

Pour nous, ah! quel beau jour!
Notre félicité passe notre espérance.
L'aimable Souverain adoré de la France,
A déjà de la paix assuré le retour.
Dans les transports d'un éternel amour,
Acquittons les tributs de la reconnaissance.

LE CHOEUR.

Chantons, célébrons à jamais,
Et son triomphe et ses bienfaits.

UNE VOIX.

Semblable à l'éclat du tonnerre,
Qui du Très-Haut révèle la grandeur.
L'auguste nom de ce noble vainqueur,
Lui seul en impose à la terre.

LE CHOEUR.

Chantons, célébrons à jamais,
Et son triomphe et ses bienfaits.

UNE VOIX.

Qui pourrait arrêter aux plaines Ethérées,
Son aigle impérieux?
Aussi prompt que l'éclair, sous un ciel orageux,
De l'Océan il passe aux mers hyperborées.

LE CHOEUR.

Chantons, célébrons à jamais,
Et son triomphe et ses bienfaits.

UNE VOIX.

Oui, par la force de ses armes,
Il eût enchaîné l'Univers.
Mais grand, sensible à nos revers,
C'est par humanité qu'il dépose les armes.

LE CHOEUR.

Chantons, célébrons à jamais,
Et son triomphe et ses bienfaits.

UNE VOIX.

Si des puissances valeureuses
Ont fléchi sous ses lois;
De ses mains généreuses,
Lui-même a relevé les Rois.

LE CHOEUR.

Chantons, célébrons à jamais,
Et son triomphe et ses bienfaits.

DEUX VOIX.

Dieu, par qui tout respire,
Veille sur ses précieux jours!
Oui, daigne en prolonger le cours,
Pour assurer le salut de l'Empire!

LE CHOEUR.

Chantons, célébrons à jamais,
Et son triomphe et ses bienfaits,

CHARLES.

Cessez vos chants : de Dieu mon bonheur est l'ouvrage.
A lui seul, aujourd'hui nous en devons l'hommage.
Venez : pour mériter des triomphes nouveaux,
Dans son temple, avec moi, suspendre nos drapeaux.

Fin du cinquième et dernier Acte.